

**RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE**



**Université Mohamed Seddik Ben Yahia -Jijel-
Faculté des langues et des lettres
Département de langue et littérature françaises**

N°-d'ordre :
N°-de série :

**Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master
En sciences des textes littéraires**

Raconter la vie après la mort :
Étude de quelque procédés narratifs dans
Réparer les vivants de Maylis de KERANGAL

Présenté par :
Amina BERDI

Sous la direction de :
M^{me} Hadda KHIAT-HARIZA

Membre du jury :

Président : M. BAAYOU Ahcene (M.A.A.) Université de Jijel

Rapporteure : M^{me} K. HARIZA Hadda (M.A.A) Université de Jijel

Examineur : M^{me} RADJAH Abdelouahab (M.M.A) Université de Jijel

Juin 2016

Remerciements

Avant tout, merci Dieu pour le courage que vous me donnez chaque jour, pour la foi et la protection qui m'accompagne à chaque instant, pour le savoir et la sécurité dont vous ne m'avez pas privée, et notamment pour la volonté que vous m'avez accordée afin de finaliser ce travail.

Pour commencer, je veux adresser mes remerciements à mon directrice de recherche, madame Hadda Hariza, pour sa disponibilité, ses conseils avisés et pour avoir éclairé mes idées tout au long de la rédaction de ce mémoire.

Je tiens aussi à remercier tous les enseignants qui ont participé à mon instruction tout au long de mon parcours universitaire et tous ceux qui ont su me marquer d'une façon ou d'une autre durant mes cinq ans de formation, que ce soit par leur bonté et gentillesse, leur savoir faire, ou tout simplement par leur personnalité, je pense notamment à Mlle Bouhadjar et M. Radjah, à M. Sissaoui et M. Abdou, à M. Bayou et Me. Abdelaziz Radhia, à Me. Ghimouze et Me. Adjeroud, merci infiniment pour tout.

Et enfin, je voulais dédier ce modeste mémoire à ma famille : Mes parents à qui je dois tout, ma petite sœur Meriem, Mes frères Hamza et Walid. Ainsi que tous mes proches et amis, qui m'envoient à chaque instant de ma vie des ondes positives, m'encouragent, et ne cessent de me soutenir et m'aimer. Je veux leur dire, que vos efforts ne sont pas en vains, et ce que je souhaite le plus, c'est d'être à la hauteur de vos espérances.

À ma moitié qui était toujours à mes côtés, à mes parents qui ont toujours cru en moi, à ma chère tata qui a toujours été là pour moi.

« Pour l'écrivain, la littérature est cette parole qui dit jusqu'à la mort : je ne commencerai pas à vivre avant de savoir quel est le sens de la vie. »

Roland Barthes

Table des matières

Introduction générale	08
------------------------------------	----

Première partie : Paratextualité et cœur du roman

Chapitre I : Analyse paratextuelle

1- qu'est ce qu'un paratexte ?.....	17
2- Analyse de la première de couverture.....	18
a- Analyse du titre.....	18
b- Analyse de la photo de couverture.....	22

Chapitre II : Au cœur du roman

1- Le récit.....	25
2- Qu'est ce qu'un narrateur ?.....	26
3- Analyse du statut du narrateur.....	27
4- Analyse des personnages selon Philippe Hamon.....	28

Deuxième partie : Entre mythe et réalité

Chapitre I : Une thématique ascendante

1- Définition du thème.....	35
2- Le thème de la vie.....	37
3- Le thème de la mort.....	41
4- Le thème de la vie après la mort.....	44

Chapitre II : la vie après la mort dans les mythologies

1- Le mythe d'Asclépios	48
2- Le mythe de Tantale.....	50
3- Le mythe de Psyché.....	52

4- L'embaumement.....	53
5- La belle mort.....	54

TROISIEME PARTIE : Symbolisme et intertextualité

Chapitre I : Entre référentiel et symbolisme

1- Qu'est ce qu'un symbole ?.....	58
2- Le cœur.....	59
3- L'oiseau (le chardonneret).....	62
4- L'hôpital.....	64

Chapitre II : Intertextualité et arts

1- L'intertextualité.....	66
2- Le Cinéma.....	67
3- Genres littéraires.....	70
4- La chanson.....	71
5- L'emprunt	72
6- Mettre en relation un récit et une œuvre picturale.....	74

Conclusion générale.....	79
---------------------------------	-----------

Références bibliographiques	82
--	-----------

Annexes.....	84
---------------------	-----------

Résumés.....	98
---------------------	-----------

INTRODUCTION GÉNÉRALE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La vie après la mort n'est pas seulement une croyance, mais c'est aussi un état par lequel un être peut passer. Les civilisations précédentes se sont toutes penchées sur cette question liée à l'existence de l'homme et chacune apporta sa version des choses sur ce sujet. L'une la conservait comme étant un état où l'être humain se réincarne en animal, l'autre, comme étant un long voyage vers un nouveau monde inconnu des vivants.

On remarque que même les arts de la peinture et du cinéma ne sont pas restés insoumis à sa traction. Combien de fresquistes et de cinéastes se sont dévoués à refléter cette croyance dans leurs œuvres, combien de poètes et d'écrivains ont tenté d'exposer leur projection de cette croyance dans leur récits et écrits.

Les peuples et les générations se succèdent et la vision d'une vie après la mort à chaque fois se voit attribuer un nouveau sens. Jadis, on la considérait principalement comme étant cet état qu'un être rencontre après sa mort, à se réveiller de nouveau après son trépas, à revenir parmi le commun des mortels et à recommencer à revivre parmi eux.

De nos jours, cette conception n'a pas grandement changée. Notamment avec l'avènement de la littérature contemporaine, l'élargissement de ses champs de perception et l'acceptation des autres cultures au sein de ses œuvres, a fait en sorte que cette définition soit plus large en son sens. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que cette forme de littérature a vu sous ses ailes s'amorcer le renouveau même des autres notions liées à cette croyance, pour ne citer que la mort dont le sens ne reflète plus seulement son sens le plus large, mais reflète aussi la mort de l'espoir, de la liberté, ou encore du libre choix de ses actes. La mort reflète à présent tout état d'un être, qui ne l'incite plus à se frotter au contact des autres personnes, à laisser sa vie dépérir et faner telle une fleur la veille d'un hiver glacial, jusqu'à ce que la vraie mort l'emporte.

La vie après la mort, se voit donc attribuer un sens plus large et encore plus abstrait. Elle est vue comme un état d'esprit qui redonne à l'être l'envie de refaire à nouveau les choses dont il avait perdu l'envie. C'est cette faculté à renaître de ses cendres et à continuer de vivre, non pas sous une nouvelle peau comme le prétendaient certaines anciennes civilisations, mais

plus tôt dans sa peau de toujours et à continuer de surmonter les malheurs avec plus de vigueur et de persévérance.

L'être humain s'est toujours posé la grande question de ce qui viendrait après sa mort, s'il existe bien une autre vie au delà de celle qu'il passait sur cette terre. Depuis la nuit des temps, on remarque que diverses cultures et courants philosophiques se sont penchés sur cette question, essayant d'y trouver une réponse adéquate.

Cette vision est d'ailleurs excellemment exprimée dans le roman de Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*. Le roman traite les trois principaux états auxquels l'homme croit depuis toujours, qui sont : la vie, la mort et la vie après la mort, ce dernier état est abordé par l'auteure dans un contexte très spécial et assez original.

Maylis de Kerangal, écrivaine contemporaine de premier ordre. Elle traite des sujets d'actualité dans ses romans et aime présenter des thèmes sensibles, parfois tabous. Elle emploie des descriptions longues et détaillées et s'attarde sur les détails pour le grand plaisir de ses lecteurs. Elle n'hésite pas à refléter la société dans laquelle elle évolue, qu'elle soit américaine ou française. Elle emploie d'ailleurs des mots et des expressions anglophones au sein de ses romans et nous reflète donc les principes premiers de la littérature contemporaine.

Muni de notre roman, nous allons donc nous pencher sur un thème bien précis, qui lie la mort et la vie, nous allons aborder un thème très particulier qui s'inscrit dans les croyances et dans les représentations que peuvent avoir les hommes sur le monde. Notre thème de recherche est : Raconter la vie après la mort dans *réparer les vivants* de Maylis de Kerangal. Nous allons tenter par ce sujet d'aborder cette perspective qui est survolée par les romanciers et les cinéastes du monde de la fiction depuis toujours. L'histoire des personnages de l'œuvre de Kerangal nous a incitée à envisager une étude de cette envergure. La vie après la mort est une notion complexe et instable, elle peut prendre divers aspects et être interprétée sous plusieurs formes.

Maylis de Kerangal, écrivaine et éditrice française, voit le jour à Toulon en France, le 16 Juin 1967. Elle a grandi au Havre, ce lieu a également servi de décor à un de ses romans. Etudiante en classe préparatoire au lycée Jeanne-d'Arc de Rouen, elle quitte par la suite sa famille à l'âge de dix huit ans et prend son envol vers Paris où elle s'y implante de 1985 à

1990, pour faire une hypokhâgne et deux khâ-gnes. Elle étudie également l'histoire, la philosophie et l'ethnologie, elle a une bonne maîtrise des cartographes et des cosmographies de la renaissance. Elargissant davantage son champ d'étude, elle opte cette fois-ci pour l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) où elle s'initie à l'anthropologie.

Maylis de Kerangal a été éditrice pour les Éditions du Baron perché et a longtemps travaillé avec Pierre Marchand aux Guides Gallimard puis à la jeunesse. À 27 ans elle arrête carrément l'exercice de sa profession et part aux États-Unis. Ne connaissant pas vraiment la littérature contemporaine, elle l'a découverte à travers les œuvres américaines et c'est à ce moment-là qu'elle a commencé à écrire, c'est à ce moment-là qu'elle a ressenti une exaltation importante. L'acte d'écrire était tellement fort et puissant qu'elle s'est dite qu'il fallait qu'elle continue. Le fait qu'elle devait quitter son travail dont les circonstances étaient défavorables, l'a suscité à arrêter de chercher, car l'écriture allait occuper principalement sa vie : « S'il n'y avait eu cette accumulation de circonstances, je ne serais peut-être pas devenue écrivain. » Elle est par ailleurs membre de la revue *Inculte*.

Cette femme de lettre française est une plume rare et sans paire. Attentionnée et dénonciatrice, elle fait preuve dans ses romans d'une domination de la langue, d'une richesse de vocabulaire et d'un génie de la narration et principalement de la description. Elle est l'auteure de nouvelles comme, *Ni fleurs ni Couronnes* en 2006, et quatre romans aux éditions verticales, notamment, *Corniche Kennedy* en 2008, qui a été unanimement salué par la presse et le grand public, et a été dans la sélection de nombreux prix, entre autres ; Médicis, Femina ou encore prix Murat. *Naissance d'un pont* publié en 2010 a remporté au premier tour le prix Médicis et prix Franz Hessel, ce qui a permis à l'ouvrage de bénéficier d'une traduction en Allemand deux ans après. En 2012 elle remporte le prix Landerneau pour son roman *Tangente vers l'Est. Réparer les vivants* est son avant-dernier roman paru en 2014 aux éditions verticales (Gallimard). Ce dernier a eu un franc succès ayant la satisfaction du public ainsi que celle des critiques et a remporté dix prix littéraires en 2014, parmi lesquels, le Grand prix RTL-Lire, Roman des Étudiants France-culture-telerama, Prix des lecteurs de l'express-BFM TV, le Prix Relay des Voyageurs 2014 avec Europe 1, Grand Prix de littérature Henri-Gal de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre et Prix Paris Diderot-Esprits libres 2014.

Le génie de Maylis de Kerangal, l'a menée à concocter un roman abordant un sujet des plus sensibles. Elle raconte dans son roman, *Réparer les Vivants*, l'histoire d'un jeune homme âgé de dix neuf ans Simon Limbres, un garçon qui aime la vie et la croque à pleines dents, adepte des sports à haute voltige et de sensations fortes. Sa naissance dans une ville côtière lui a assigné la passion du surf. Encouragé par son père dès son plus jeune âge, il en fait de ce sport sa passion la plus distinguée au mépris de l'indignation de sa mère pour cette discipline qui la qualifie de -mortelle- selon elle. Ce désaccord de ces parents laissait entrevoir la relation compliquée et tempétueuse qu'avait leur couple.

Par un froid matin d'hiver, où la houle faisait surgir des vagues qui ne laisseraient aucun surfeur digne de ce nom indifférent, Simon et ses amis : Chris et Johan, tels des oiseaux migrateurs, laissant le vent décider de leur destination, excités, décidèrent d'aller côtoyer ces montagnes de mer. Arrivés à destination, la troupe de jeunes après avoir finaliser leur rituel de surf, ils avalèrent les vagues tels des prodigues de la planche. Ils s'adonnent à leur passion jusqu'au bout de leur énergie, puis ils regagnent le van comme à leur habitude, lessivés et gelés mais franchement heureux, se mettent alors en route vers leurs domiciles respectifs, hâtes de retrouver leur chez soi, de s'étendre sur leurs lits et profiter du savoureux repos après l'effort, bien trop hâtes, si bien que le drame arriva. Chris qui conduisait, somnolé par la fatigue, perd le contrôle du véhicule et se fonça droit vers un poteau qui se trouvait au bord de la route, l'accident causa des blessures chez tous les passagers. Cependant, s'asseyant au milieu et ne portant pas de ceinture, le cas de Simon fut le plus critique. Transporté en urgence à l'hôpital le plus pré du Havre, l'électroencéphalogramme a diagnostiqué un dysfonctionnement du cerveau, ce qui l'entraîna dans une mort encéphalique, causée par le violent choc qu'a subi sa tête en heurtant le pare brise du véhicule.

Pierre Révol le médecin chargé de l'état de Simon, a déterminé après plusieurs radios et IRM que le jeune garçon a un trauma crânien et son état est irréversible. Simon était donc dans les limbes animé par des machines où les battements de son cœur se feront désormais cachés par leurs perpétuels bips. Cela dit, ses organes toujours en fonction et en très bon état, ils deviennent la convoitise du bloc, pouvant ravigoter les pauvres malades dont la chance de vivre n'est plus présente en eux. Réparer ces hommes et ces femmes entre la vie et la mort, Révol décide alors de prévenir les géniteurs. Anéantis par cette terrible nouvelle, ils sont effondrés et n'acceptent que durement cette réalité d'une grande amertume. Malgré l'urgence de la situation, les médecins qui entourent les parents de Simon sont d'une très grande

attention, d'une très grande vigilance et chaque chose est dite avec beaucoup de tact. Les parents sont perplexes, notamment le père qui refuse catégoriquement, on leur laisse donc le temps d'appivoiser cette idée, cette volonté de faire que leur fils soit donneur.

Thomas, infirmier chargé des prélèvements d'organes, a été chargé de discuter avec Marianne et Sean (parents de Simon) du don d'organes, il ne les force pas à livrer le corps de leur enfant, un refus est de l'ordre du possible, il est habitué à ce genre de situations, il serait peut être déçu si les parents n'acceptent pas, mais pas surpris, « *La possibilité du refus est aussi la condition du don* », page 129. Après mures réflexions, ils acceptent enfin, et à partir du moment où ils acceptent, la course démarre, tous les médecins ainsi qu'infirmiers sont sur la brèche, il faut aller très vite pour les organes, faut chercher des éventuels receveurs afin d'apaiser enfin leur attentes morbides, afin qu'ils puissent revivre à nouveau.

Après avoir trouvé des malades en attente de greffon, les organes commencèrent à se prédestiner à d'autres hôtes, « *Le cœur de Simon migrait dans un autre endroit du pays, ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps.* »¹(p.269). Parmi les receveurs on retrouve, Claire Méjan, qui a l'âge d'être la mère de Simon, femme quinquagénaire atteinte d'une myocardite depuis des années, elle a trois garçons, traductrice de profession, et habite dans un triste logement face à la Salpêtrière, elle est modeste et lucide, et a un bon cœur, un coeur malade.

Son coeur légèrement dilaté, ayant une insuffisance cardiaque, il ne fonctionne plus normalement, alors il faut donc le changer, on lui déclare que sa délivrance viendrait le soir même. Retranchée entre la joie de son nouveau cœur après plusieurs années d'attente et la tristesse pour ce donneur dont la vie s'était arrêtée subitement, essayant de se renseigner sur le défunt, de rencontrer sa famille et la remercier, hélas tenu par le secret médical, les médecins restèrent muets en ce qui concerne la divulgation de l'identité du bienfaiteur.

Telle une terre fertile, Simon s'ouvrit aux médecins, chacun à leur tour vinrent prendre ce que son corps avait à leur donner, leur labeur terminé, ils recousirent le corps du jeune défunt, sous la demande des parents qui voulaient récupérer le corps de leur enfant en bon état. Après cette intervention délicate et grâce aux chirurgiens qui se sont investi corps et âmes afin que

¹ MAYLIS de Kerangal, *Réparer les vivants*, éd : Verticales, 2014, p269.

les battements du cœur de Simon retentissent au sein d'un autre corps prêt à les accueillir, ce corps qui est destiné à encore voir ce beau jour devant lui, Claire s'en sort indemne, la transplantation est enfin réussie et se passa à merveille, elle respire désormais avec un jeune cœur saint et sauf, le –cœur- de Simon Limbres.

Ce que l'auteur de ce roman veut nous enseigner, c'est qu'il y'a la mort de Simon et il y a la vie derrière. Il y'a Simon qui donne son cœur et il y a Claire qui attend une greffe de cœur, et là le roman est centré essentiellement sur le cœur : l'organe de tous les affects, l'élément principal de notre vie, le cœur la partie la plus précieuse de l'être humain, le coeur non pas en tant qu'organe mais en tant que sentiments, en tant que symbole de l'amour.

Maylis de Kerangal ne s'attache pas à des détails techniques. Certes il y'a des descriptions techniques d'interventions dont on ne peut pas y échapper, ce qui est complètement inhérent, mais au-delà de ça c'est l'humain, c'est que chaque intervenant fait son métier avec précision, avec volonté et une âme dévouée. Cependant, ce sont des portraits d'hommes, des portraits d'humains qui touchent, ce n'est pas parce qu'on est un grand médecin qu'on n'a pas d'émotions très fortes, de sensibilités. C'est un roman qui nous montre la part de l'humain au delà de toute la médecine et la mise en place, qui est aussi très bien documentée dans le livre, et donc, au-delà de l'histoire elle-même, c'est une véritable étude de caractères que nous donne Maylis de Kerangal. L'écrivaine vise aussi à nous rappeler la légèreté et la brièveté de l'existence humaine, que la mort nous guette a tout moment et frappe à toutes les portes, et l'être humain peut par des sacrifices aider les autres corps malades, les aider à avoir une vie meilleure, les réparer, même si cela est très délicat et difficile comme situation.

Pourquoi Maylis de Kerangal, et pourquoi ce roman ? Durant notre visite de l'une des plus grandes librairies de Paris, nous somme tombée sur ce livre comme par hasard, sidérée et subjuguée au même temps, par le nombre de prix qu'il avait obtenu, ainsi que le titre du livre qui ne nous laisse pas indifférent et suscite notre curiosité.

Les raisons qui ont motivé notre choix pour ce roman en particulier, peuvent être résumées dans ce qui suit :

En premier lieu, la simple première lecture du livre nous avait interpellée. Le domaine de la médecine nous fascinait depuis toujours, nous étions émerveillée en découvrant les détails minutieux de Maylis de Kerangal sur cette discipline, les décrivant avec beaucoup de précision, voulant alors être non seulement dans la peau, mais aussi dans la tête d'un médecin. L'envie pour ce livre se manifesta rapidement, n'est-il pas le but premier de la lecture ! De nous donner la chance d'être ce dont nous rêvions toujours d'être ! Profondément touchée par ce sujet sensible, auquel s'ajoute la dure expérience vécue par le père, qui a subis une double intervention chirurgicale (double remplacement valvulaire), ce qui nous a poussée à avoir une certaine affection pour ce livre,

En second lieu, nous avons été fascinée par l'écriture de l'auteure, au style à la fois fluide et détaillé, une nuance qui laisse entrevoir un champ d'une vaste culture. Plus nous avançons dans les pages de ce roman et plus nous nous délectons de ce style d'écriture propre à Maylis de Kerangal, ce style qui touche même les personnes qui se lassent vite de ce que procure la lecture réfléchie ou des ouvrages dédiés à la médecine, car ce n'est pas un roman sur la médecine, c'est un roman sur la vie.

Enfin, ce qui nous a poussée à faire de ce roman le centre d'une investigation et la base d'une réflexion, c'est le fait que de nos jours, la médecine est arrivée à un point de pouvoir allonger la vie d'un mourant. Ces prouesses sont décrites dans ce roman avec éloquence, se basant sur la transplantation d'organes, cet acte de pouvoir littéralement donner de soi pour aider les autres, cet acte qui donne la possibilité d'être solidaire avec une autre personne au point de côtoyer la mort avec cette entité omniprésente tout au long du roman, qui fascine par son ambiguïté écrivains comme penseurs.

Le roman *réparer les vivants*, éclatant de réalisme et d'émotivité voire d'empathie, nous révèle que la mort hante la narration, et que la vie ne cesse de faire son apparition tout au long du roman. C'est une sorte de seconde chance qui donne la possibilité aux personnages de se réparer ou de reprendre à nouveau goût à la vie grâce à la transplantation d'organes. Cette transplantation d'organes signe aussi le commencement d'une nouvelle histoire, celle d'une vie après une mort. Cette perspective nous pousse à poser certains questionnements afin de bien cerner notre sujet d'étude :

- Comment fonctionne le processus narratifs ?
- Pourquoi l'auteure procède à une description détaillée de tous les personnages, leurs vécus quotidiens et leurs tourments ?
- Comment se représente la vie après la mort à travers le roman ?

Tout au long de notre lecture, nous avons constaté que le cœur en tant qu'objet est le personnage principal, autour duquel pivotent les différents personnages humains du roman. La transplantation de ce cœur prolonge le récit vers d'autres récits sur la vie et sur la mort, enfuis dans la mémoire de l'homme. Des récits qui reviennent et prennent consistance grâce à l'écriture polyphonique de Maylis de Kerangal.

Nous allons donc, effectuer une lecture explicative afin de recenser quelques procédés narratifs utilisés par l'auteure et qui ont abouti à la construction de cette trame romanesque. La question est focalisée sur l'agent de la narration et les personnages d'une part et d'autre part, l'identification de l'intertextualité qui entre en jeu et rend l'œuvre par conséquent polyphonique.

Pour bien mener notre modeste recherche nous allons faire appel à la narratologie comme élément de base pour l'analyse du texte. Il nous paraît que les principes de Genette consistent en un outil incontournable pour la réalisation de toute analyse narratologique. De plus, nous essayerons de frôler le domaine de la mythocritique afin d'identifier les différents récits mythiques qui forment la charpente du récit principal.

PREMIÈRE PARTIE :

Paratextualité et cœur du roman

Chapitre I : Analyse paratextuelle

1- Qu'est ce qu'un paratexte ?

Le paratexte désigne tout ce qui accompagne un texte mais n'en fait pas partie. Il regroupe donc les renseignements donnés sur le texte qui figurent sur la même page que lui tels que le titre, un résumé, quelques lignes de présentation...Ainsi dans un manuel scolaire, quelques phrases présentent souvent un texte littéraire en faisant un petit résumé de l'oeuvre ou de l'auteur ou bien rappelant les événements qui ont eu lieu dans le récit juste avant l'extrait proposé. Généralement, ces phrases sont écrites en italique. Elles appartiennent au paratexte.

Remarque : l'élément « para- » vient du grec et signifie « à côté de »²

L'œuvre littéraire consiste, exhaustivement ou essentiellement, en un texte, c'est-à-dire (définition très minimale) en une suite plus ou moins longue d'énoncés verbaux plus ou moins pourvus de signification. Mais ce texte se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le *présenter*, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le *rendre présent*, pour assurer sa présence au monde, sa « réception » et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre. Cet accompagnement, d'ampleur et d'allure variables, constitue [...] le *paratexte* de l'œuvre. Le paratexte est donc pour nous ce par quoi un texte se fait livre et se propose tel à ses lecteurs, et plus généralement au public.³

²- <http://www.copiedouble.com/content/quest-ce-quun-paratexte>

³ - GENETTE Gérard, *Seuil*, 1987 Paris Ed. du Seuil, coll. Poétique, p.7

Le paratexte littéraire est une partie attachée au texte final d'une oeuvre donnée. C'est l'ensemble des éléments textuels qui accompagnent une oeuvre écrite, ces éléments là, peuvent comprendre souvent le nom de l'auteur, le titre de l'oeuvre, le nom de la maison d'édition, les dédicaces, la préface, les intertitres, les notes, etc. Partie intégrante de la création littéraire, le paratexte est le seuil auquel toute analyse devrait s'intéresser afin de mieux s'approprier le texte, puisqu'il constitue la première rencontre du lecteur et de l'oeuvre. Autrement dit : le paratexte renvoie à tout ce qui entoure le texte sans être le texte proprement dit. Dans notre travail, nous avons décidé d'analyser seulement une partie du paratexte, qui est la première page de couverture, qui contient un titre captivant et une photo qui suscite notre réflexion.

2. Analyse de la première de couverture

Maylis de Kerangal Réparer les vivants



Le nom de l'auteur : Maylis de Kerangal

a- Analyse du titre : *Réparer les Vivants*

« Avant le titre, il y a le texte, après le texte, il demeure le titre »⁴

⁴ -HAUSSER. M, cité par DELACROIX. M, HALLYN. F, op. cit. p.210.

On a tous une façon différente de choisir les romans que l'on va analyser : par le genre, par l'auteur, par le thème, par le nombre de pages, par le bouche-à-oreille... ou par le titre, bien évidemment !

Qu'est ce qu'un titre ?

« Un apéritif » selon Barthes, insistant ainsi sur son rôle d'ouverture au texte. Une contrainte interprétante et donc un index qui dirige l'attention sur l'objet du texte en donnant sur lui plus ou moins d'informations. Il y a des titres dicents et des titres plus "mystérieux", plus rhématiques, parfois même de nature symbolique. C'est souvent en fonction du titre qu'on choisira de lire ou non un roman.

Si lire un roman est réellement le déchiffrement d'un fictif secret constitué puis résorbé par le récit même, alors le titre, toujours équivoque et mystérieux, est ce signe par lequel le livre s'ouvre : la question romanesque se trouve dès lors posée, l'horizon de lecture désigné, la réponse promise. Dès le titre, l'ignorance et l'exigence de son résorbement simultanément s'imposent. L'activité de lecture, ce désir de savoir ce qui se désigne dès l'abord comme manque à savoir et possibilité de le connaître (donc avec intérêt), est lancé.⁵

Le titre de notre roman renferme une autre histoire, l'auteure ne l'a pas choisie par hasard, mais il a été choisi pour son sens représentatif et symbolique. En effet, l'auteure s'est inspirée d'une réplique provenant d'une pièce de théâtre, c'est à peu près au milieu du roman qu'apparaît la citation de Tchekhov⁶, explicitant le titre choisi par Maylis de Kerangal. Dans la dernière scène de la pièce de Tchekov, Platonov, après la mort du Héros éponyme, Voïnitzev interroge Triletzki : « Qu'allons nous faire Nicolaï ? » Et Triletzki répond « Enterrer les morts et réparer les vivants ».

On pourrait se dire pourquoi l'auteure a choisi de prendre seulement la seconde partie de cette réplique, et non la totalité, vu que la mort de Simon Limbres était un élément décisif de son oeuvre! Cela pourrait s'expliquer par le sens caché de la mort de Simon, Maylis de

⁵-GRIVEL Charles *Production de l'intérêt romanesque*, 1973, Paris-La Haye, Mouton., p. 173

⁶- Anton Pavlovitch Tchekhov ou Tchékhouv, est un écrivain russe, principalement nouvelliste et dramaturge.

Kerangal, voulait lui rendre hommage dès le début du roman, pour elle ce personnage est un martyr, qui par ce geste posthume, s'est accordé le privilège de s'immortaliser à travers tous ceux qui ont pu recevoir l'un de ses organes. Réparer les vivants, oui, et pas seulement ceux dont la mécanique du cœur défaille, mais aussi ceux brisés par la mort violente d'un proche, car le titre de ce roman ne s'adresse pas seulement aux personnages mal au point physiquement telle que Claire Méjan, mais aussi il s'adresse aux autres personnages blessés ou en déséquilibre émotionnel et mentale, il est exacte qu'on veut réparer Claire mais aussi les parents de Simon, dévastés par la mort de leur enfant, réparer leur couple déséquilibré par les nombreuses disputes, réparer aussi le cœur de Cordélia Owl mal au point par les nombreuses déceptions que lui a présenté l'amour, le cœur ici est symbole de sentiment et non en tant qu'organe.

Se référant à une illustration pertinente du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines :

Le mot « réparer » évoque la mécanique – les cardiologues se présentent d'ailleurs comme des « plombiers » –, c'est un verbe qui implique une action très concrète, plus concrète que « soigner » ; dans notre roman, la réparation est une greffe de cœur précédée d'un prélèvement suite à une mort violente, la réparation de ces êtres, vise à leur redonner espoir en la vie, et leur procurer à nouveau le goût de vivre. Par la greffe, on répare aussi les vivants avec les morts. Dans la citation de Tchekov, les deux groupes sont construits selon un parallélisme (verbes à l'infinitif + compléments d'objet) avec une double antithèse : « enterrer » / « réparer » et « les morts » / « les vivants ». La conjonction de coordination « et » marque l'addition et la succession des deux actions. Il y a d'abord une forme de résignation, mais c'est la vie et l'espoir qui sont privilégiés.⁷

Cela viendrait s'ajouter, pour atténuer le choix de l'auteure de garder seulement la seconde partie du texte, pour rendre compte de l'importance de la vie, qu'elle compte bien plus que la mort, qu'il faut penser aux vivants, les réparer et en prendre soin.

Ce mot « réparer » s'adresse aussi à Simon, son corps est à présent perdu à tout jamais, il aurait pu avoir une mort banale, mais au lieu de cela, on a décidé de lui accorder une mort

⁷ http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/pdf/reparerlesvivants_total.pdf

honorable, une mort qui lui permettra de réparer son âme, de donner un sens à sa mort, faire en sorte que par ce sacrifice d'être éventrer et vider de tout organe susceptible d'aider une autre personne, ce héros des temps modernes puisse avoir la chance de se repentir, de s'auto-réparer.

En effet, Maylis de Kerangal n'a pas choisi au hasard la seconde partie de la citation, car elle positionne son roman sous le signe de la reconstruction, la reconstitution que ce soit morphologique ou morale, réparer entre autre l'espoir lié à la résilience, cette facette sur laquelle le metteur en scène, Sylvain Maurice se basera dans l'adaptation de ce roman sur les planches de la scène théâtrale. Que ce soit le roman ou la pièce, les deux adaptations se font dans un laps de temps bien précis, vingt-quatre heures de « cinq heures cinquante » à « cinq heures quarante neuf », s'ouvrent et se clôturent sur l'aube, débutant par l'épreuve qui confronte Simon et ses amis sur les vagues, finissant par sa mort et se terminant par la renaissance du jour, mais aussi réparer le Havre, la ville où la mort de Simon Limbres avait été prononcée et là, où la quasi totalité de la trame se déroule, cette ville qui était autre fois détruite, en désordre et en ruine, des années après, on avait assisté à sa réparation, et dont elle est la meilleure ville dans laquelle on peut "réparer les vivant".

Thomas Rémige, l'infirmier coordonnateur en charge du dialogue avec la famille en vue de les convaincre à procéder à des prélèvements d'organes sur le défunt, pense que l'entretien avec les parents de Simon allait se terminer sur un refus de leur part, il prononce ces paroles :

Faut penser aux vivants, [...] faut penser à ceux qui restent » et le narrateur tout de suite rajoute: « dans son bureau [...], il a scotché la photocopie d'une page de Platonov, pièce qu'il n'a jamais vue, jamais lue, mais ce fragment de dialogue entre Voïnitzev et Triletzki, [...] l'avait fait tressaillir comme tressaille le gamin en découvrant la fortune, un dracaufeu dans un paquet de cartes Pokémon, un ticket d'or dans une tablette de chocolat. Que faire Nicolas ? Enterrer les morts et réparer les vivants. (p. 132).

Ceci nous donne l'origine dont le titre de notre ouvrage qui a été tiré d'une pièce de théâtre, celle de Platonov.

Dans le n° 112 de L'Orient littéraire, Maylis de Kerangal avait affirmé : « Ce fragment de dialogue [...] m'accompagne depuis longtemps. Il est recopié sur un papier scotché à côté de ma table de travail et oui, il a joué un rôle; pour le titre certes, mais aussi pour l'intuition du livre », pour souligner le rapprochement créée entre elle-même et le personnage de Thomas Rémige.

b- Analyse de la photo de couverture

L'originalité de cette oeuvre s'entrevoit dès le premier coup d'oeil qu'on pose sur elle. Les couvertures des livres et des romans ont la lourde tâche de résumer le contenu de leurs écrits, de projeter un résumé, de l'émotion qu'on va assimiler lors de notre lecture. La photo de couverture de *Réparer les Vivants* est une véritable oeuvre d'art. Une énigme qui nous laisse sur notre faim et qui nous pousse à aller au delà de cette première page, d'aller découvrir ce qui se cache derrière cette photo pour le moins intrigante.

On remarque que la photo de couverture de notre roman se découpe en deux couleurs dominantes : le bleu et le blanc, la première couleur est représentée par la mer, on y reconnaît ce bleu nuit des profondeurs maritimes qui inspire la fascination, mais aussi la peur, la peur de sa vastitude et de ce qu'elle peut renfermer. Nul ne sait vraiment ce qu'il y a dans les profondeurs de la mer, cette ignorance est semblable à celle de la mort, personne ne sait ce que la mort réserve à ses hôtes. Nul ne sait vraiment ce qui vient après la mort. On remarque un corps au milieu de cette bleuâtre et il nous donne une double impression assez représentative du contenu de cette oeuvre.



D'abord, ça nous laisse l'impression que ce corps tombe et coule dans la vastitude de la mer, l'écume en haut de son corps conforte cette impression, cette écume, ressort avec le blanc dominant du haut de la couverture, ce blanc où est inscrit le nom de l'auteur et le titre de son roman, ce choix est aussi représentatif, cette couleur du haut, nous rappelle la lumière blanche de la vie, on a l'impression que ce corps dont on peut supposer qu'il soit celui de Simon Limbres est précipité de cette lumière qui est la vie vers les noirceurs des profondeurs de la mer, qui reflète la mort, ce fait représente le tragique destin du personnage de Simon, ses mains vers le haut, comme pour retenir la vie, ce corps, quitte la lumière de la vie et bascule vers le calme de la mort.

Ensuite, si on remarque bien, on peut déceler des détails moins visibles au premier abord, le plus pertinent d'entre eux est cette écume en bas, sous la silhouette, on a l'impression que ce corps vient des profondeurs de la mer, qu'il fait son ascension vers le haut en direction de la lumière blanche et ses bras projetés vers le haut donnent l'impression qu'il va émerger et sortir de ces eaux, de plus si on remarque la tête de ce corps, on peut entrevoir un visage, des yeux un nez et même des bulles d'oxygène s'émanant de ce dernier, cela représenterait un receveur d'organes, claire en l'occurrence qui après sa mort, s'apprête à retrouver la vie et s'imprégner de sa lumière, de cette angle, le dos de ce corps devient une cage thoracique, mettant ainsi en avant le coeur qui est la base de notre histoire, ce corps qui se prépare à émerger pourrait être aussi celui de Simon, qui s'apprêterait à revoir le jour à travers Maylis de Kerangal, et son roman réparer les vivants, se dirige tout droit vers ces inscriptions sur le blanc de la couverture, comme pour dire que à travers les écrits de cette auteure et son roman, Simon Limbres va émerger à nouveau et on va découvrir son histoire.

Enfin, la couleur de la mer est plus dominante que le blanc de la vie, elle occupe une grande partie de la photo de couverture de notre roman, ce choix asymétrique est voulu, la mer représentant la mort, l'artiste en charge de l'élaboration de cette couverture a voulu véhiculer une idéologie bien réelle, celle qui atteste que la vie est courte, mais que la mort est longue et éternelle.

Notons aussi, que la mer est représentative de renouveau, de nouveau départ, dans la tradition chrétienne lors des baptêmes on introduit le corps de la personne entièrement dans l'eau, et lorsque elle ressort elle est une nouvelle personne, un nouveau départ s'ouvre à elle,

on ne peut donc s'empêcher de supposer que ce corps représenté dans cette image, représente le corps de chacun des personnages présents dans ce roman, et qu'un nouveau départ se présente pour chacun d'eux.

Le choix de la mer est très pertinent. Elle représente ce lieu dont Simon s'est pris d'affection ; où sa vie prend son sens, là où il pratique sa passion. C'est un lieu qui représente l'agitation des émotions mais aussi le calme de la mort. L'artiste qui s'est chargé d'élaborer cette couverture en a gardé seulement cette deuxième facette de ce que représente la mer, et a fait en sorte que le coeur du roman et son sens le plus caché soient représentés par cette photo artistique.

Chapitre II : Au cœur du roman

1- Le récit

La littérature, est le fer valoir des écrivains, elle est leur outil d'expression, en effet, leur œuvres leur servent souvent d'ardoise pour pouvoir déballer leurs vies et leurs émotions, ils leurs donnent vie à travers des récits, fictifs ou réels.

Un récit selon Gérard Genette est : « *L'énoncé narratif, le discours oral ou écrit qui assure la relation d'un événement ou d'une série d'événements* », selon Roland Barthes :

[...] le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés ; le récit commence avec l'histoire même de l'humanité, il n'y a pas, il n'y a jamais eu nulle part aucune peuple sans récit, et bien souvent ces récits sont goûtés en commun par des hommes de culture différente, voire opposée ; le récit se moque de la bonne et de la mauvaise littérature ; international, transhistorique, transculturel, le récit est là, comme la vie.

On peut distinguer trois genres de récit :

- ***Un récit autodiégétique*** : Dans ce genre de récit ; le narrateur est le personnage central de l'histoire, il est « le héros du récit ».

- ***Un récit homodiégétique*** : Le narrateur est un personnage qui fait bien évidemment partie de l'histoire du récit, mais son histoire est racontée à la première personne.

- ***Un récit hétérodiégétique*** : L'histoire est relatée à la troisième personne du singulier, le narrateur est extérieur à l'histoire, il raconte les actions des personnages. C'est le narrateur du récit cadre.

Le récit est défini comme étant la base qui contient la narration, celle-ci est le geste fondateur de ce dernier, qui décide de la façon dont histoire est racontée. Selon Genette, la narration est "l'acte narratif producteur". Genette, dans le Discours du récit, présente la narration comme étant l'ensemble de la situation réelle ou fictive dans laquelle l'acte narratif producteur prend place. Elle est, avec l'histoire, l'une des deux composantes de base du récit.

Alors que l'histoire constitue davantage le contenu narratif de l'oeuvre, son signifié, la narration, elle, est le procédé grâce auquel le signifiant prend forme.

2- Qu'est ce qu'un narrateur ?

L'étude de la narration consiste à identifier le statut du narrateur et les fonctions qu'il assume dans un récit donné, de ce fait on comprend que le narrateur est cette entité qu'on retrouve dans la narration, cette voix inconnue, c'est celui par le quel on découvre l'histoire racontée, il est donc le médiateur entre l'oeuvre et le lecteur, cependant, il peut se manifester sous plusieurs angles.

Effectivement, le narrateur est cette voix qui raconte l'histoire d'un roman ; il n'a en général pas d'existence réelle et il ne faut surtout pas le confondre avec l'auteur, qui est la personne réelle en chair et en os qui écrit le texte, le narrateur est inventé et créé par l'auteur. Cependant, dans une autobiographie l'auteur et le narrateur peuvent être la même personne.

Dans un roman le narrateur peut avoir deux statuts complètement divergents :

- **Le narrateur personnage** (ou intérieur au récit ou **homodiégétique**) : le récit est raconté à la première personne et le narrateur fait partie de ses personnages, c'est donc un personnage principal ou secondaire qui prend en charge le récit.

- **Le narrateur extérieur au récit (ou hétérodiégétique)** : il correspond à une voix indéterminée qui n'est pas celle d'un personnage, le récit est à la troisième personne. Même extérieur au récit, le narrateur peut intervenir dans la narration : explicitement par des interventions (jugements sur les personnages, sur l'action ; apostrophes au lecteur...), implicitement par le choix d'un vocabulaire mélioratif ou dépréciatif, par l'ironie aussi...etc.

Les points de vue ou la focalisation :

- **le point de vue (ou focalisation) interne** : le narrateur ne décrit ou raconte que ce que voit, ressent, pense ou connaît un personnage (ou plusieurs personnages successifs). Le lecteur perçoit la scène vue, ressentie par ce personnage (ou ces personnages).

- **le point de vue (ou focalisation) externe** : le narrateur décrit et raconte les événements de l'histoire, de la même façon que le ferait un spectateur : le lecteur n'aura accès ni aux

pensées, ni aux sensations, ni aux sentiments des personnages. Il ne les connaît que par leurs gestes, leurs paroles et leurs actes.

- *le point de vue omniscient ou la focalisation zéro* : le narrateur ici, divulgue aux lecteurs toutes les vérités sur les personnages. Il connaît tout sur eux, leur passé, leur présent et même leur avenir.

3- Analyse du statut du narrateur

Si nous reprenons la théorie de Genette, nous pouvons constater que dans ce livre il s'agit de la narration extradiegetique-hétérodiégetique, pourquoi ? Eh bien parce que le narrateur ne fait pas partie de l'histoire, ne se manifeste pas en tant que personnage dans le roman et il n'est pas l'objet du récit, de plus, le récit est écrit à la troisième personne, avec le pronom « il ».

Cependant, le narrateur est omniscient, c'est-à-dire qu'il voit tout, sait tout et connaît tout sur les personnages ; leurs pensées, leur passé, leur avenir, il peut tout voir et raconter ce qui se passe en deux lieux différents en même temps, ce que nous allons démontrer en quelques exemples :

« Christophe Alba, Johan Rocher et lui, Simon Limbres, **les alarmes sonnaient** quand ils ont repoussé leur drap et sont sortis du lit pour une session conclue peu avant minuit **par échange de textos** [...]»

« [...] ils piaffaient dans la rue **à six heures du matin**, lacets défaits, haleine fétide –sous le réverbère, **Simon Limbres a regardé** se désagréger l'air qu'il expirait par la bouche [...] **s'est souvenu** qu'enfant il aimait jouer au fumeur, plaçait l'index et le majeur tendus [...]»

« [...] oui **plus Révol y pense**, et plus il se dit qu'il aurait voulu leur faire face, s'asseoir un jour parmi les pionniers de la réanimation. [...]»

« **Il a tout de suite su** que c'était elle – **air sonné, regard vrillé, joues mordues de l'intérieur** – de sorte qu'il ne lui a pas demandé si c'était elle la mère de Simon Limbres, mais lui a tendu la main en hochant la tête [...]»

D'après ces exemples là, il est évident que le narrateur connaît toutes les réalités qui sont représentées dans le roman, cependant, on remarque une présence implicite et explicite à la fois, on peut le trouver de temps à autre faisant des commentaires sur les personnages et les faits dont il parle, on le voit aussi intervenir de façon indirecte en choisissant un vocabulaire mélioratif ou dépréciatif en utilisant l'ironie. Exemples :

« [...] et peut être finirait-il par deviner qu'elle avait revu son amant cette nuit, qu'il l'avait appelée après des semaines de silence, **le chien**, et qu'elle s'était pointée au rendez vous, à jeun et **bellissime**, parée comme une chasse [...] » p35.

« L'arrêt du cœur n'est plus le signe de la mort, c'est désormais l'abolition des fonctions cérébrales qui l'atteste. **En d'autres termes : si je ne pense plus alors je ne suis plus** [...] » p44.

« [...] Marianne désormais est une **statue de pierre** [...] » p63.

Suite à ces derniers exemples, on pourrait alors déduire, que malgré l'absence des traces du narrateur, on arrive quand même à ressentir qu'il est là, qu'il ressent ce qu'on ressent, qu'il suit avec nous le déroulement des événements et nous fait part de sa propre pensée. Le fait qu'il connaît tout et sait tout sur l'histoire, pourrait certainement s'expliquer à travers le fait, que l'auteur de ce roman a écrit ce roman suite à des deuils rapprochés de sa famille, l'auteur qualifie son œuvre comme étant intime.

2- Analyse des personnages selon Philippe Hamon

Le terme de *personnage* désigne chacune des personnes fictives qui composent une œuvre littéraire, quelles que soient les formes prises par le roman, le personnage en est le pivot central : il est le moteur de la fiction, et c'est avec lui que l'on mesure le degré de vraisemblance et d'authenticité qu'il faut lui accorder. La caractérisation du personnage peut être explicite (le narrateur indique les marques de l'état-civil qui fixent les distinctions sexuelles et sociales, il brosse les portraits ou analyse les ressorts psychologiques qui dépeignent un caractère), mais elle est plus souvent implicite : les connotations attachées aux

noms mêmes, les combinaisons narratives, les discours et les relations sociales complètent indirectement notre connaissance du personnage.

Le personnage est une :

« *« Figure » de la narration, issu de l'expérience imaginaire ou réelle de l'auteur, et de l'agencement« mimétique » de ses actions, le personnage vient vers le lecteur comme une proposition de sens à achever »⁸*

Le personnage littéraire est la représentation fictive d'une personne. Une telle définition délimite les problématiques liées à cette notion. En tant que représentation, le personnage littéraire apparaît en effet indissociable, depuis les écrits d'Aristote, d'une interrogation sur la place et les pouvoirs de la mimésis. La scène théâtrale dote ici le personnage d'un statut particulier, « entre le mot et le corps » (Abirached, 1994). Il y paraît en effet comme en attente de son complément que lui apportera l'incarnation par l'acteur. L'appartenance du personnage littéraire à la fiction, par ailleurs, exige du lecteur une conscience claire de la part d'imaginaire qui le constitue. Pour autant, oublier les liens étroits du personnage avec la personne reviendrait à nier un des modes de fonctionnement essentiel de la lecture littéraire. C'est la raison pour laquelle on réserve le terme de « personnage » au sens strict à la création textuelle d'un être humain ou d'une réalité explicitement anthropomorphisée. Le personnage, qu'il apparaisse dans un roman, une nouvelle, un poème ou une pièce de Théâtre, joue un rôle central dans l'intérêt que le lecteur /spectateur porte à l'œuvre Littéraire »⁹

Philippe Hamon, est l'un des théoriciens éminents, qui se sont intéressés au personnage romanesque, il a établi une classification en proposant des critères simples et pratiques, afin de classer et hiérarchiser les protagonistes d'une œuvre littéraire, Cette classification vise à mieux assimiler le rôle et la position de chacun d'eux, chaque critère se base sur des points bien précis, tels que, leur « faire », leur « être », et leur « importance hiérarchique ».

⁸ - François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, 1972 Le livre de poche, (ed R-A Corrêa, 1933). p.17

⁹ - Eric Bordas et d'autres, *l'analyse littéraire* 2006 Armand colin, Paris, pp 147- 15

- 1- **La qualification différentielle** Il s'agit de se baser sur la quantité des différences employées par l'auteur ou le narrateur, à citer les traits de divergences d'un personnage par rapport aux autres, des différences en rapport avec leurs caractéristiques physiques ou morales, ce qui les démarque donc des autres.
- 2- **La fonctionnalité différentielle** elle caractérise le « faire » des personnages, c'est-à-dire, leur rôle dans l'action du roman, ce qu'ils ont comme mission tout au long de l'histoire, ils peuvent aboutir à une réussite comme à un échec, Et le degré de cette réussite varie d'un personnage à un autre.
- 3- **La distribution différentielle** elle calcule la fréquence d'apparition des personnages dans un roman, c'est-à-dire ; si un personnage apparaît souvent, cela veut dire, qu'il occupe un rôle important dans le récit, et s'il apparaît rarement, c'est qu'il est un personnage secondaire.
- 4- **L'autonomie différentielle** cela veut dire, que plus un personnage est important plus il a de chance d'avoir des scènes où il y apparaît tout seul, et où l'auteur se focalise sur lui, et plus il est important plus il engendre une certaine force d'attraction qui lui permet de rencontrer d'autres personnages au fur et à mesure des récits.
- 5- **La pré-désignation conventionnelle** concerne le faire et l'être des personnages. Chaque personnage peut être répertorié par le lecteur et ce, dès sa première apparition dans le roman, par le biller d'un caractère bien défini, le lecteur peut donc d'emblé reconnaître le héros dans un film western ou le privé dans un roman policier etc.
- 6- **Le commentaire explicite** concerne tous les commentaires qu'emploie le narrateur afin de présenter et décrire les personnages, que ce soit en donnant un jugement mélioratif ou dépréciatif, il peut dire par exemple : "notre héros" ou bien, "ce sinistre individu" etc.

Les personnages représentent l'aspect dynamique de toutes œuvre littéraire et chacun d'eux a un rôle à jouer, on peut aussi déceler l'importance de chacun, grâce à la grille de Philippe Hamon, dans Réparer les vivants, on remarque que deux personnages sortent quelque peu du lot, Simon Limbres et Claire Méjan, par leur rôle de donneur et receveur d'organe, ils sont d'ailleurs les deux meilleures représentations de *la vie après la mort* et c'est principalement pour cette raison que nous allons appliquer sur eux l'analyse de Philippe Hamon.

Simon Limbres : est le personnage principal du roman, autour duquel l'histoire est racontée, c'est un personnage assez intéressant dans la mesure où on a pu le répertorier dans plusieurs cases de Philippe Hamon, de ce fait, le narrateur du récit a employé la *qualification différentielle*, le décrivant physiquement comme étant, un jeune garçon de grande taille ; « Homme, un mètre quatre-vingt-trois, soixante-dix kilos, environs vingt ans » (p37), « (...) le nez fort, les lèvres ourlées, charnues, le creusé des joues » (p99).

Simon a aussi un trait assez hors du commun depuis très jeune, et qui le différencie des autres êtres humains :

« Le médecin de la station qui l'ausculte palpe son flanc gauche et, supposant une crise d'appendicite, diagnostique une « anatomie inversée », autrement dit le cœur à droite et tout l'avenant, une parole que personne n'avait mise en doute et cette anomalie fantastique avait fait de lui un personnage très spécial jusqu'à la fin du séjour. » (p67).

Aussi ce protagoniste de notre roman possède une marque assez atypique de surfeurs, qui est un tatouage maori ; « (...) un geste qui fait glisser le drap sur ce torse du jeune homme, découvrant ce tatouage maori qu'ils n'ont jamais touché, graphisme végétal issu de l'épaule puis propagé au creux de la clavicule puis sur les omoplates » (p100).

Ensuite le narrateur a aussi, employé *le commentaire explicite* et de ce fait, il ne se prive pas d'apporter aux lecteurs des jugements sur ce personnage : « (...) car au fond, généreux, Simon ne l'était pas tant que ça, plutôt chat, égoïste et léger, (...) garçon pudique et frontal que dévorait l'intensité de la jeunesse. » (p132).

Mais ce n'est pas tout, car le narrateur a aussi employé *la fonction différentielle* et cela se traduit par le fait que ce personnage a toujours voulu être surfeur professionnel, toutes ses

sessions de surf avaient pour seule et unique but, celui de le mener vers cet objectif : « (...) soit les Big Waves Hunters, soit Chris, John et Sky, alias jouant non comme des surnoms mais comme des pseudonymes, puisque créés pour se réinventer surfeurs planétaires quand on est lycéens d'estuaire (...) » (p15), mais suite à sa mort subite, son rêve s'est écroulé. Simon avait une autre mission bien moins explicite, qui résidait à redonner espoir en une vie après la mort tout au long du roman, car c'est autour de lui que les autres vies des autres personnages se sont articulées, et c'est grâce à lui que Claire et les autres receveurs ont renoué avec la vie lors de l'annonce d'avoir trouvé un donneur compatible, Et cette mission il a réussi à la mener avec succès.

Enfin, *la distribution différentielle* fait également son apparition durant tout le roman, comme le fait Simon qui, malgré sa mort prématurée a continué à être présent tout au long de l'histoire.

Claire Méjan : est un personnage très important du roman, elle transmet aux lecteurs une image, sur ce que peuvent vivre ceux qui sont en attente d'une greffe d'organes, tout comme Simon, c'est aussi un personnage assez essentiel, car, on a pu aussi le qualifier dans plusieurs cases de l'analyse de Philippe Hamon. Tout d'abord, le narrateur du récit a employé la *qualification différentielle* pour la description de ce protagoniste, notamment par sa maladie du cœur, Claire Méjan se différencie effectivement par sa myocardite : « C'est une myocardite. Elle l'a su il y a trois ans, lors d'une consultation en cardiologie à la Pitié Salpêtrière. » (217)

Ensuite, il a employé *le commentaire explicite* et de ce fait, le narrateur fait part aux lecteurs, des jugements et des commentaires faits sur ce personnage ; « (...) incertaine et pour tout dire flippante, sa beauté de blonde aux yeux noirs s'altérant, corrodée par l'anxiété et le manque du dehors-, elle a le cheveu terne, ses yeux vitreux, elle a mauvaise haleine et vit en vêtements mous. » (p222)

Cependant, on n'a pas encore tout vu, car le narrateur a aussi employé *la fonctionnalité différentielle*, et cela s'explique par le fait que le personnage de Claire est en attente permanente d'une greffe d'organe, une attente qui s'est soldée par une réussite, car on lui a planté le cœur de Simon Limbres.

Mais aussi *la distribution différentielle*, nous dévoile l'importance de Claire, même si cette dernière n'apparaît que vers la fin du roman, or, son personnage reste tout de même d'une très grande importance. Ce qui nous amène à conclure, que son caractère solitaire lui procure *l'autonomie différentielle*, car si on remarque bien, Claire apparaît seule durant des pages et des pages, et bénéficie d'une description et d'une narration avancée.

Les personnages de notre roman, reflètent bien, voire symbolisent notre thème de recherche : *la vie après la mort*, et vu l'ampleur de l'analyse, on se penchera sur eux dans une étude plus détaillée, susceptible de nous éclaircir davantage sur leur relation avec notre thème.

DEUXIÈME PARTIE :

Entre mythe et réalité

Chapitre I : Une thématique ascendante

1- Définition du thème

L'étude qui s'applique sur les thèmes a connu son essor en France dans les années 70. Notamment avec les travaux qui ont résulté de l'école de Genève, d'un groupe de chercheurs qui se sont intéressés à la thématique, ces derniers étaient considérés comme étant les précurseurs de la critique thématique. Jean Pierre Richard, l'un de ses éminents représentants avait présenté le thème comme étant :

[...] un principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixes, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde. L'essentiel, en lui, c'est cette parenté secrète dont parle Mallarmé, cette identité cachée qu'il s'agira de déceler sous les enveloppes les plus diverses. Le repérage des thèmes s'effectue le plus ordinairement d'après le critère de récurrence : les thèmes majeurs d'une oeuvre, ceux qui en forment l'invisible architecture, et qui doivent pouvoir nous livrer la clef de son organisation, ce sont ceux qui s'y trouvent développés le plus souvent, qui s'y rencontrent avec une fréquence visible, exceptionnelle. La répétition, ici comme ailleurs, signale l'obsession.¹⁰

Le thème est un élément déchiffrable qui véhicule des idées sur un domaine donné, mais il se trouve être un élément déductif, c'est à dire qu'il est sous-jacent, et c'est aux lecteurs érudits de le délimiter, à travers des indices et notamment à des analyses poussées, et une oeuvre littéraire n'aura de l'importance et de l'ampleur qu'en faisant ressortir les thèmes éminents qu'elle contient, autrement dit : Les thèmes sont la matière la plus importante d'une oeuvre littéraire, d'ailleurs c'est ce qui va permettre aux lecteurs d'assurer l'accessibilité de cette dernière.

Le thème selon Serge Doubrovski est défini comme suite :

¹⁰- Jean-Pierre Richard, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierre Vives », 1961, p. 24-25

Le thème n'est rien d'autre que la coloration effective de toute expérience humaine, au niveau où elle met en jeu les relations fondamentales de l'existence, c'est-à-dire la façon particulière dont chaque homme vit son rapport au monde, aux autres et à Dieu. Le thème est le choix d'être qui est au centre de toute "vision du monde" : son affirmation et son développement constituent à la fois le support et l'armature de toute l'œuvre littéraire, ou si l'on veut, son architectonique¹¹

Au début de notre lecture de "réparer" les vivants", une certaine incohérence nous saute d'emblée aux yeux, en effet, entre la première page et les autres pages de l'oeuvre, on décèle une certaine décadence, cette première page nous la qualifierons de spéciale, car elle est représentative, elle représente le sens de la vie. Dans ces lignes l'auteure nous parle de coeur, en l'occurrence celui de Simon Limbres, elle nous donne un bref aperçu de sa vie, de ses joies et de ses peines, on parle de ses émotions, et de ses sensations qui font qu'un être se sente en vie.

La lecture de ces lignes là, nous projette dans le coeur de Simon, on a un aperçu de sa vie mais on ressent aussi que ces lignes là, donnent l'air d'un flash-back, une forme de vision qu'on a le moment où l'heure de notre trépas vient sonner à notre porte, pour demander son dû, on a l'impression que tout s'accélère, que tous les événements à venir dans notre roman sont résumés dans ces brèves lignes, que Simon regarde sa vie se dérouler devant ses yeux, on ressent l'effort de l'auteur à nous faire pressentir la trame de l'histoire.

La particularité de cette page est de contenir un contraste, celui de la vie et de la mort, dans les premières lignes on nous parle de vie, de jeunesse et de sensations, ensuite dans les dernières lignes on comprend que cela est trop rapide pour désigner une vie, mais que c'est le rythme parfait pour décrire une personne qui s'apprête à faire le grand voyage. L'auteure interrompt son discours au milieu de la page, s'arrête soudainement comme pour nous dire que la mort est venue emporter ce jeune homme au milieu de sa vie. La suite ne se poursuit que sur les pages qui suivent, le vide que laisse l'auteure en bas de ces lignes, n'est nullement fortuit, il nous fait voir qu'après la vie, après le flash-back, le vide s'installe, celui de la mort.

¹¹ Serge Doubrovski, *Pourquoi la nouvelle critique* (1966), p. 103, cité par Maingueneau (2004), p. 20

Le contenu de cette première page du roman est très évocateur à la limite du prémonitoire, il résume à la perfection ce que cette oeuvre va contenir par la suite, les principaux sujets qu'elle va aborder. En effet, on remarque que le thème de la « vie » est omniprésent tout au long du roman, et celui de la « mort » ne cesse d'hanter la narration, dans ce qui va suivre, on va voir comment la vie est-elle évoquée à travers les différents personnages et leurs vies respectives, et comment la mort fait son apparition à travers divers lieux et symboles, et aussi nous allons nous pencher sur l'évocation de *la vie après la mort* et de ses multiples représentations tout au long du récit qui compose notre oeuvre. On va essayer donc de repérer voire d'expliquer la façon dont les manifestations de la vie, de la mort, et de la vie après la mort sont-elles représentées dans le roman, en donnant une illustration assez fluide et représentative de chaque notion citée au préalable.

2- Le thème de la vie

D'un point de vue scientifique, la vie est un processus qui témoigne de l'activité d'un être vivant, le dictionnaire Larousse définit le mot « vie » comme : État d'activité caractéristique de tous les organismes animaux et végétaux, unicellulaires ou pluricellulaires, de leur naissance à leur mort. Mais la vie est un paradoxe, une énigme dont la compréhension échappe à bien des personnes, vivre est l'action qui en résulte, chaque personne n'en possède qu'une seule chance de mettre ce résultat en action, vivre est un art, un savoir faire, ça n'a jamais été le simple fait de respirer, en fait, être en vie, c'est aussi agir, courir, découvrir, mais aussi pouvoir aimer, et partager son coeur. L'un des meilleurs moyens de se sentir en vie est de pousser ses limites à leur paroxysme et de sentir les impusions de son coeur se faufiler dans les recoins les plus éloignés de notre Corps, « *Vivez ! Vivez la merveilleuse vie qui est en vous ! N'en laissez rien perdre ! Cherchez de nouvelles sensations, toujours ! Que rien ne vous effraie...* »¹²

Les sensations fortes permettent d'éprouver ce qui n'est pas banal de ressentir en temps normal, à chaque pas que l'être humain fait en direction de la mort lui procure la sensation d'être pleinement en vie. Simon Limbres et ses amis sont des fervents adeptes de surf, sport qui s'inscrit dans le registre des sensations fortes, un sport de jeunes qui n'est pas dépourvu de

¹² Oscar Wilde, Le Portrait de Dorian Gray (1891).

tout risque, mais le nectar qui en découle est celui de pouvoir sentir son coeur s'emballer et éprouver cette peur qui s'incrute jusqu'à l'intérieur des os du surfeur :

[...] Alors peut être que maintenant les coeurs s'excitent, qu'ils s'ébrouent lentement dans les cages thoraciques, peut être que leur masse et leur volume augmentent et que leur frappe s'intensifie, deux séquences distinctes dans un même battement, deux coups, toujours les mêmes : la terreur et le désir. (p.19)

Le surf permet à Simon de sentir aussi la frilosité de la mer, de sentir la froideur et la chaleur de l'eau, de sentir son cerveau fonctionner, s'accélérer dans ses calculs, prendre le plein contrôle sur son destin, une fausse manoeuvre et c'est la mort assurée, sensation qui n'est propre qu'aux vivants : « Simon ne pourra jamais prendre plus de trois ou quatre vagues, il le sait, le surf en eau froide éreinte l'organisme, dans une heure il sera cuit, il faut qu'il sélectionne, choisisse la vague la mieux formée, celle dont la crête sera haute sans être trop pointue [...] ». p20

Les sensations fortes ne sont pas présentes que dans la mer et il n'y a pas que Simon et ses amis qui en soient accros, on les retrouve aussi prenant une place importante dans la vie d'un autre personnage, Pierre Révol, qui se sert de plantes psychotropes pour pouvoir ressentir d'autres sensations de la vie, des sensations nouvelles, où le coeur s'emballer à en perdre la cadence et où le cerveau perd ses repères, où toute banale sensation s'accroît, une sensation de relâchement dont le danger qui est présent dans le simple de la procuration de ces plantes interdites par la loi française laisse le coeur battre la chamade et les sueurs froides couler à flot, mais les sensations fortes sont là, le sentiment d'exister et de vivre est bel et bien présent.

[...] ils étaient sortis dans le jardin et les mains de Marcel avaient décollé d'un emballage de kraft quelques petits cactus vert-de-gris, ronds et sans épines, que les trois amis avaient fait rouler dans la paume, avant d'en respirer l'odeur amère ; ces fruits venaient de loin, Marcel et Sally étaient partis les chercher dans un désert minier du nord du Mexique, les avaient exfiltrés illégalement et acheminés avec précaution jusque dans les Cévennes, et Pierre qui étudiait les plantes hallucinogènes, était impatient d'en faire l'expérience : la combinaison d'alcaloïdes puissants contenus dans le peyotl, parmi

quoi un tiers de mescaline, provoquait des visions surgies de nulle part, sans lien avec les souvenirs, [...] (p.41)

Dans notre roman il est aussi question d'un autre sentiment de la vie, qui dans le simple fait de le nommer éveille notre coeur, *l'amour*, ce sentiment qui ne peut être éprouver que par un vivant, et dans bien des cas on ne peut expliquer la cause. Tout d'abord l'amour de Simon pour sa passion, le surf, une passion qui le fait se sentir en vie, l'amour qu'il lui porte le laisse la désirer chaque jour encore plus, il se réveille le petit matin pour elle, et s'endort en pensant à elle, mais son coeur porte aussi un autre genre d'amour, l'amour d'un homme à une femme, il est épris de sa tendre Juliette, leur relation est qualifiée d'unique, leur amour de vrai, quoi de plus vivant que l'amour ;

[...] car Juliette c'était spécial, [...] il change, avait pensé Marianne, car désormais Simon délaissait le McDo pour ce pub irlandais qui sentait le chien mouillé, lisait des romans japonais, allait ramasser des bois flottés sur la plage, [...] et peut être même alors qu'ils se chuchotaient je t'aime, ne sachant pas ce qu'ils se disaient mais seulement qu'ils se le disaient l'un à l'autre, là était l'essentiel- car Juliette, c'était le cœur de Simon. » p211.

Thomas est aussi un passionné, qui a fait de sa passion un amour indélébile, un incontournable dévot des oiseaux (décrire un peu cette passion) il donne son coeur à ces volatiles, il leur donne de son temps et de son argent, être vivant c'est aimer tout et n'importe quoi. Quant à l'infirmière Cordélia Owl, aussi victime d'un des étreintes de ce sentiment, amoureuse d'un homme avec lequel elle a des relations, mais ce dernier ne s'intéresse pas à elle, la délaisse et la dénigre. L'amour nous fait perdre le contrôle, c'est aussi ça être en vie, comment une personne peut elle désirer celui qui ne la désire pas, l'humain est faible et c'est ce qui le rend vivant.

Virgilio le spécialiste du cœur, est aussi un adepte de ce sentiment, amoureux de rose une jeune fille au tempérament particulier, dans cette relation il est aussi de perte de contrôle, d'un amour dérisoire, demandons nous quelle est la raison qui nous laisse aimer une personne qui nous fait du mal ou qui nous cause du tort, « Et plus il y pense, moins il est question de

rompre avec cette créature hautement inflammable et par ailleurs unique au monde, jamais il n'y renoncera, quoi qu'en disent les autres[...] » p234. « *L'amour a ses raisons que la raison ignore* », être vivant c'est se laisser embrasser par cette invraisemblance qu'est l'amour, c'est s'avouer sa faiblesse et se délecter de son amertume ou son mielleux désir dans le cas où l'on rencontre le vrai amour.

On retrouve aussi la vie présente dans des endroits, dans des villes, la description d'Alger est l'exemple le plus flagrant du bon vivant de la ville :

[...] le jeune homme est subjugué par la baie d'Alger, incurvée à la perfection, et par la ville qui s'étage à l'arrière, les blancs et les bleus, la jeunesse en force, l'odeur des trottoirs aspergés, les dragonniers qui entrecroisent leurs branches au Jardin d'Essai, créant une voûte de conte fantastique. [...] Il est grisé, des sensations nouvelles le sollicitent et le chamboulent, mélange d'excitation sensorielle et d'hyper conscience de tout ce qui l'entoure : La vie est là sans filtre, et il y est aussi. (p.168)

La représentation la plus poignante de la vie est sans nul doute la présence d'*espoir*, cette aptitude que l'être humain éprouve face aux multiples épreuves dont lui présente la vie, tout d'abord, l'espoir qui réside dans les parents de Simon Limbres, dans un premier lieu, pour voir leur couple en fracture depuis déjà un moment, se reconstruire et revoir cette flamme vive comme le feu se raviver entre eux, dans un second lieu, l'espoir de revoir leur jeune fils, allonger sur le lit d'hôpital, bondir les yeux grand ouvert, voir leur fils, rétablie et revivre à nouveau, tout au long de son internement ils n'ont pas cessé de garder cet espoir, jusqu'à l'arrivée de ces papiers qui accordent le droit de éviscérer Simon. Cet espoir est présent aussi chez Cordélia Owl qui tout au long du roman n'attend qu'un signe de son amant et dans l'espoir qu'il partage cet amour qu'elle a pour lui. L'espoir continue d'apparaître et cette fois-ci c'est à travers Claire qu'il se fait ressentir, qui en attente d'un coeur, un coeur qui est près à changer sa vie, à la délivrer de son quotidien d'amertume, le fait qu'elle soit condamnée à une vie de tristesse ne l'empêche pas de garder espoir pour un lendemain meilleur, pour une nouvelle vie.

3- Le thème de la mort

En médecine, *La mort* désigne la cessation de toute vie à l'intérieur d'un organisme. Elle survient lorsque tous les processus organiques ont cessé de fonctionner et signifie la fin de la vie. Chez l'être humain, la mort est déterminée par l'arrêt des fonctions cérébrales et le début de la décomposition du corps. L'arrêt du cœur ne signifie pas la mort et est qualifié de mort clinique.

« La mort tombe dans la vie comme une pierre dans un étang : d'abord, éclaboussures, affolements dans les buissons, battements d'ailes et fuites en tout sens. Ensuite, grands cercles sur l'eau, de plus en plus larges. Enfin le calme à nouveau, mais pas du tout le même silence qu'auparavant, un silence, comment dire : assourdissant. »

Christian Bobin.

La mort est un mot qui nous terrifie, mais une réalité à laquelle nous devons tous faire face, Que nous soyons croyants, philosophes ou scientifiques, il est toujours difficile de choisir les bons termes pour parler de la mort. Drame humain auquel tout un chacun est confronté, on la désigne souvent par des litotes comme disparition, perte, silence ou sommeil... comme si le mot était trop dur à prononcer, car trop cruel

La mort peut endosser plusieurs aspects, elle peut apparaître sur divers morphologies, dans notre roman elle ne cesse de nous rappeler qu'elle est bel et bien là, qu'elle occupe une place de choix dans notre histoire, la première de ses représentations est sans nul doute celle de la *mer*, cette énergie douce a ses beaux jour mais effrayante et sans pitié dans ses mauvais jours, les vagues que défiaient Simon et ses amis était le déficit de la mort, ils ne cessaient d'échapper à l'étreinte de ses bras, mais ô combien de victime cette force de la nature a-t-elle faite, elle représente à merveille la mort présente dans "réparer les vivants", tout comme elle va et revient comme les vagues sur le bord ensablé d'une plage. La pratique à laquelle s'adonne Simon est un moyen de côtoyer la mort, même de l'appeler, s'adonner à cette discipline qui est le surf est un acte bien souvent mortel, et la mort rode avec plaisir au bord de la planche de surf à chaque fois que le jeune garçon ou l'un de ses amis glissent sur une vague, elle n'attend qu'un faux pas pour s'accaparer la vie de ces innocents.

Mais la mort, apparaît quelques fois dans l'œuvre, dépourvue de toute subtilité, elle est agressive et sans pitié, l'accident des jeunes amis est la meilleure preuve, sans crier guère, elle est venue se pencher sur Simon Limbres, cet accident affreux qui a tout fait chavirer, non seulement la vie de Simon mais aussi celle de ses proches.

Notre roman, a la particularité de se dérouler en 24h, en une seule journée tout bascule, le destin des personnes qui ne se connaissaient pas, se sont retrouvés liés le temps d'un jour, tout au long de cette période on sent que le deuil est en relation avec la mort, se parade sans cesse, tout d'abord celui des parents de Simon, qui après avoir tenu à l'impossible, acceptent l'idée que leur fils est bel et bien partie, que la mort a pris son âme et a laissé son enveloppe charnelle, la tristesse et l'amertume qu'ils éprouvent est sans précédent, leur accord pour qu'ont prélève les organes de Simon était un moyen de faire le deuil, sachant que la bonté de leur enfant lui avait survécu même après sa mort, le fait d'aider d'autres fils, d'autres filles, frères, pères ou mères à passer plus de temps avec leurs proches et leur famille, privilège dont il n'ont pu bénéficier.

De plus, d'après les écrits de l'auteure, on comprend que ce jour de dimanche est un jour de deuil pour toute la ville, les rues sont vides, les endroits publics désertés ; « La rue est silencieuse elle aussi, silencieuse et monochrome comme le reste du monde. La catastrophe s'est propagée sur les éléments, les lieux, les choses, un fléau, comme si tout se conformait à ce qui avait eu lieu ce matin (...) » p87, les bars ne sont plus ces endroit gais, remplis d'ambiance, mais ils deviennent des endroits fades et moroses, à l'image de la maman de Simon qui décide l'aller siroter une boisson dans un Bar en attendant l'arrivée de son mari Sean, « Elle a poussé la porte. C'est sombre à l'intérieur, empreintes de dérives nocturnes, émanations de cendre refroidie. » p88.

Le deuil se balade même à travers la musique qu'écoute le père juste après l'accident de son fils Simon, ce dernier écoutait la chanson culte de Rihanna, « *stay* », qui signifie : reste , comme pour retenir son fils. La mort est aussi pleinement pesante dans la chanson qu'écoutait la mère de Simon dans le bar, « *la nuit je mens* » d'Alain Bashung, trois fragments de paroles sont présents dans le roman, trois phrases représentatives que la mère retient, en premier « *là ou subsiste ton écho* » comme un manque, à présent ne subsistera de Simon que le souvenir d'une vie avec lui dorénavant achevée, puisque Simon n'est plus là, il est parti, en second,

« voleur d'amphores au fond des cirques » ,les amphores rappellent les urnes dont on mettait les défunts après leur incinération, afin de conserver leurs restes près de nous, et enfin « *j'ai fait la saison dans cette boîte crânienne* » cette boîte crânienne, la cause de tous leurs maux, le cerveau de Simon Limbres est attesté défectueux, ne plus être apte à fonctionner, mais dont la mère vivait à travers les pensées de son fils, elle a bien fait la saison dans sa boîte crânienne.

Le thème de la mort est révélé aussi à travers Claire Méjan, cette patiente accablée. Après le diagnostic de sa maladie, elle a perdu tout goût à la vie, une inertie s'empara d'elle l'obligeant à sacrifier sa vie pour sa maladie, elle a abandonné sa profession, sa maison en banlieue et s'est installée dans un triste appartement qui lui donnait l'angoisse, un appartement sombre et sans vie. Elle s'est éloignée de tout le monde, même de ses propres enfants, elle avait coupé tout contact avec le monde extérieur et avait surtout perdu cette substance qui différencie entre un être vivant et un être humain, qui est l'envie de vivre chaque soir. Son sommeil était bordé par cette pensée que demain peut être elle ferait plus partie de ce monde, que demain serait peut être son dernier jour, oui, elle avait peur de mourir, mais ne se rendait pas compte que sa vie est déjà devenue un cimetière, où chaque passion, chaque envie et chaque visage sont devenus une tombe.

On en a pas encore fini avec le thème de la mort, La mort rode aussi à travers l'avortement de Marthe Carrare, elle qui bénéficie de la compagnie de sa fille qu'elle élevait seule, avait autre fois décider de se séparer de son foetus avant même sa naissance, elle avait supprimé une vie encore innocente, qui avait son ventre comme domicile, la mort a décidé de frapper, et en avortant, Marthe avait consentie à ce que son enfant ne voit jamais le jour.

L'apparition de la mort se perpétue artistiquement à travers l'évocation du *film* « *à bout de souffle* »¹³ dont le titre même est évocateur de la mort, l'auteur ne manque pas de comparer Juliette à Jean Seberg, actrice qui incarne Patricia dans cette adaptation, le point commun entre ces deux personnages, c'est que toutes les deux ont ressenti ce déchirement que provoque la perte de leurs amoureux.

¹³ À bout de souffle est un film français, emblématique de la Nouvelle Vague, réalisé par Jean-Luc Godard, sorti à Paris le 16 mars 1960.

4- Le thème de la vie après la mort

La particularité de ce roman, c'est qu'il regorge d'éléments significatifs de la vie et de la mort, mais tout au long de la lecture on ressent qu'une autre dimension se crée, une dimension qui rampe toute limite entre le vivant et le mort, on ressent le besoin d'avoir une réflexion au delà de ces deux thèmes dominants, car un autre thème est tout aussi présent et il est tout aussi dominant, celui de *la vie après la mort*. Depuis la nuit des temps cette croyance ne cesse de hanter les cultures et les croyances populaires, munie de notre esprit scientifique du 21^e siècle, on serait tenter de mettre fin à ces spéculations, qui pour certains appartiennent au domaine de l'erroné. *La vie après la mort* est une croyance qui a sa place dans toutes cultures ou religions, elle consiste à croire au fait qu'une âme peut subsister même au delà de sa mort, qu'elle peut être ressuscitée ou de se réincarner sous une autre forme. Cela dit, la vie après la mort peut prendre divers aspects et diverses significations, c'est d'ailleurs ce qu'on va voir dans la suite de notre analyse.

La vie après la mort fait d'abord son apparition à travers un fait tout à fait remarquable et très significatif, c'est à travers une date qu'on peut ressentir une renaissance d'un certain point de vue, en effet, avant 1959 la mort dans le domaine médicale avait une définition bien précise, on déclarait un patient mort aussitôt que son coeur cessait de battre, le fait de mourir était lié donc exclusivement à cet organe, mais à partir de cette date, lors de la 23^{ème} réunion internationale de neurologie, cette définition a été remise à jour, mourir n'était plus lié au battement d'un coeur, mais à l'activité du cerveau, les intellectuels ont admis que l'homme est plus dans son cerveau, que dans son coeur, la mort qui jusqu'alors avait une forme bien particulière, qui avait un attachement mortel au coeur, se retrouve redéfinie et renaître sous une nouvelle forme, liée cette fois ci à un autre organe, tout ceux qui étaient déclarés morts par l'arrêt de leur coeur ne le l'étaient plus, on les considérait encore en vie, la date fatidique de 1959 signe la renaissance de la mort, mais aussi une vie pour tous ceux qui auraient été déclarés morts dans une époque antérieure.

Par cette redéfinition, Simon était donc mort, il avait succomber à son accident, pourtant, il a réussi à faire ce qu'aucun vivant ne pouvait faire, il a réussi à redonner une chance à certaines personnes, afin de pouvoir revivre, l'exemple le plus flagrant est celui de Claire, cette femme avait accepter le fait d'être un mort-vivant, plus mort que vivant, mais le don de Simon est bien plus qu'un don d'organe, c'est le don d'une vie, le moment même où on a

annoncé à Claire que ses souffrances ferreront désormais partie du passé, on sent et on comprend que la vie lui revient, on entrevoit même un sourire sur le bout de ses lèvres, ce personnage, se métamorphose dans notre projection du roman, elle passe de ce personnage morose, dépourvu de vie, fade et inanimé à un personnage émotif, touché et heureux, à un être qui revit tout simplement.

C'est tout aussi le cas pour les autres receveurs, dont on ne peut qu'imaginer la délivrance dont ils savourent les bienfaits, leur attentes aux portes qui mènent vers l'au delà, se voient fermées devant eux, et se voient s'offrir une autre vie, un autre souffle d'espoir qui leur donnera le pouvoir d'être ressuscités, d'un corps malade vers un corps réparé. Simon se sacrifie, se voit découpé en petite partie et planter dans d'autres corps, à présent il va changer de corps, il va habiter dans le corps de tous ces patients qui attendaient avec impatience qu'on leur offre une nouvelle vie, désormais les battements de son cœur vont se faire entendre au creux d'un nouveau corps, son foi va purifier le sang pompé par un nouveau cœur, ses poumons vont se contracter à l'intérieur d'une nouvelle cage thoracique, Simon vivra à travers ces hôtes, la vie après la mort est le destin de ce jeune homme dont la vie s'arrêta de circuler dans son corps pour se partager et courir à travers d'autres .

La vie après la mort est aussi représentée à travers ce jour où les circonstances de l'œuvre se déroulent, ce jour de dimanche, jour sacré pour les catholiques, jour qui selon cette religion, porte la résurrection de Jésus Christ, après avoir été crucifié, cette crucifixion rappelle le passage où on a décrit le moment de l'intervention de Simon : « *Le corps est étendu, nu, les bras en croix, afin de bien dégager la cage thoracique et l'abdomen.* » p253. Une comparaison très accrue de Simon et Jésus christ, tous deux morts les bras écartés et comme Jésus, Simon va se retrouver ressuscité à travers les corps de ses receveurs, ce jour de dimanche.

A la base, les parents de Simon étaient en désaccord, ils passaient par une phase de rupture progressive, leur relation perdait de son charme, elle devenait fade, et cette flamme qui était entre eux, perdait peu à peu son éclat, mais la mauvaise passe par laquelle ce couple est passée, le malheur de perdre leur enfant et le fait d'avoir décidé ensemble que la vie de leur fils allait être employée à redonner la vie à d'autres personnes, a pu rapprocher le couple, leur année d'amertume a pris fin sur le fait, et tel un phénix, leur amour a pu renaître de ses cendres, une vie après une mort.

De plus, comme un boomerang, la vie après la mort ne cesse de revenir au fil des pages de ce roman, et cela se manifeste aussi à travers la relation naissante qu'apparaît à la fin du roman entre Alice et Virgilio, ces derniers se sont tous les deux retrouvés dans la même salle d'opération pour un seul et même but, celui de faire ressortir le cœur de Simon Limbres, dont sa mort a servi de rapprocher deux êtres, qui au début rien n'aurait pu les rapprocher, par ce décès donc naît quelque chose de nouveau, après la mort de Simon vient cette nouvelle vie ; cette relation naissante entre ces deux confrères de la cardiologie.

La vie après la mort apparaît même à travers le titre de notre roman, "réparer les vivants", cela évoque, ces personnes dont le corps est mal au point, dont la mort n'attend que cet instant de pouvoir enlacer dans ses bras cette être, et mettre ainsi fin à sa vie, mais la possibilité est là, de pouvoir réparer ces personnes, de leur donner une nouvelle vie, après avoir goûté à la mort dans ses divers parfums, le moment vient de renouer avec la vie, et ainsi vivre après avoir été mort.

Le thème de la vie après la mort est représenté cette fois-ci de manière plus concrète et explicite à travers les lignes du roman, quand Thomas l'infirmier, essayait d'entrer dans le vif du sujet, celui du prélèvement d'organes et essayait de dissuader les parents de Simon pour qu'ils fassent de celui-ci un donneur, il leur rétorque cette réplique : « il croyait à la résurrection ? » c'est comme si l'auteur voulait titiller notre esprit, et incruste pour ses lecteurs des petits indices, qui vont leur permettre de mieux comprendre le contenu de son œuvre ;

Soudain la voix de Marianne perce dans un souffle et son phrasé s'éclaire, bien que saccadé : il y a une chose, nous sommes catholiques, Simon est baptisé. Elle s'arrête net. Thomas attend qu'elle poursuive mais la pause s'étire, alors il interroge -un épaulement- : il était croyant ? Il croyait à la résurrection¹⁴ ? [...] p132.

A travers ces thèmes, l'auteur voulait transmettre des valeurs humaines à tout bon lecteur dont le chemin l'aurait emmené vers ce roman, exposant une histoire purement sociale et

¹⁴ La résurrection désigne le fait de revenir à la vie, le passage physique de Jésus-Christ de la mort, à la suite de sa crucifixion, à la vie manifestée le matin de Pâques.

réaliste, Maylis de Kerangal nous montre la légèreté et l'importance de la vie et de l'être humain, pour elle, aucune âme ne mérite d'être perdue, car de l'extinction d'une vie une autre peut se rallumer, le don d'organes est une opportunité non seulement pour un receveur qui lui permettra de rallonger son existence, mais aussi pour son donneur, car cette acte d'altruisme peut aussi le sauver, mais d'une tout autre manière, ce serait un sauvetage de l'âme et une occasion pour se repentir.

Pour Maylis de Kerangal, la mort n'est qu'un état second par lequel un être passe, en parlant de la mort ici, nous l'abordons dans son sens le plus large, cet état n'est pas permanent, toute personne et toute chose peut reprendre vie, il suffit de trouver la bonne méthode et le bon moment pour le ressusciter. En effet le message que l'auteure transmet est bien clair et évident ; pousser les gens à se poser des questions, de faire des réflexions sur leur vie et sur leur existence, d'imaginer le pire, de donner un sens à leur vie avant que ce soit trop tard, et pourquoi pas de donner un sens à leur mort aussi.

Chapitre II : La vie après la mort dans les mythologies

La vie après la mort, est un thème qui se transpose dans divers domaines et cultures depuis la nuit des temps, on ne cesse de l'aborder sous ses divers aspects, la mythologie fait partie de ces outils d'expression les plus communs. Les anciennes civilisations se sont penchées sur cette question de *vie après la mort*, et ont laissé découler des histoires et des mythes très intéressants, par ces histoires là, ils nous présentent leur vision du monde ainsi que la portée de leurs croyances.

On retrouve cette croyance dans pratiquement toutes les cultures et les religions, parmi les plus connues on citera tout d'abord, la culture grecque ancienne. Pour cette ancienne civilisation, les récits qui composaient les histoires fondamentales, qui sa culture était appelée mythologie grecque, pour les anciens grecs, ces récits étaient toute une religion, aussi sacrée que leur vie, et n'hésitaient pas à véhiculer leurs visions du monde à travers ces mythes.

1- Le mythe d'Asclépios

Parmi les nombreux mythes qui parlent de *la vie après la mort* et qui soient en même temps en relation étroite avec l'histoire de notre roman, on trouve le mythe d'Asclépios. Ce dernier était selon la tradition gréco-romaine le dieu de la médecine, fils du dieu Apollon et de la mortelle Coronis, ce dieu reçoit en guise de cadeaux de la déesse Athéna¹⁵, deux flacons remplis de sang de la gorgone, l'un qui contient du sang coulant du côté gauche de la gorgone contenait un poison hautement mortel, mais l'autre flacon, il contenait du sang qui venait du côté droit de la créature, avait des vertus extraordinaires, entre autre ; guérir les blessures, ou même de redonner la vie.

Asclépios s'est servi de la seconde fiole à plusieurs reprises, ressuscitant ainsi des héros tels que Lycurgue, Capanée, ou Hippolyte, mais Hadès, le roi des mort se plaignit à Zeus¹⁶

¹⁵ Athéna ou Athénée, est une déesse de la mythologie grecque, identifiée à Minerve chez les Romains. Elle est également appelée « Pallas Athéna », déesse de la sagesse, de la stratégie militaire, des artisans, des artistes et des maîtres d'école

¹⁶ Zeus est le dieu suprême dans la mythologie grecque. Fils de Cronos et de Rhéa, marié à sa sœur Héra, il a engendré, avec cette déesse et avec d'autres, plusieurs dieux et déesses et, avec des mortelles, de nombreux héros, comme l'a expliqué la théogonie d'Hésiode

que l'ordre du monde risquait d'en être changé à cause de Asclépios, le roi des dieux se rendant compte de la gravité des choses, décida alors de foudroyer le fils d'Apollon, Asclépios.

Asclépios est représenté sous la forme d'un jeune homme imberbe au début, mais vers le IV^e siècle sa représentation se mua en celle d'un homme barbu, Esculape il tient d'une main une patère, de l'autre un bâton entortillé d'un serpent. Il est souvent entouré de sa femme Epioné (celle qui guérit), ses filles Panacée (la guérison universelle), Hygiée (la Santé), Iaso (la Guérisseuse) et Acéso (le Médicament), et de ses fils Podalire, Machaon et de Télésphore (génie de la convalescence).

Le choix de ce mythe n'est nullement fortuit, car, on peut entrevoir plusieurs similitudes avec notre roman, ainsi qu'avec le thème que nous abordons. D'abord, la fonction d'Asclépios s'inscrit dans le domaine de la médecine, ce même domaine qui prime tout au long de notre roman, la médecine est un élément primordial auquel les lecteurs se frottent, de plus, la faculté de redonner vie aux morts, grâce au sang est très pertinente. En effet, dans *Réparer les Vivants*, Claire Méjan, qui était littéralement morte et inerte, la vie en suspend, et qui n'attendait que le moment où on officialiserait sa mort, s'est vue redonner la vie à travers le sang de Simon Limbres, pour pouvoir transplanter son coeur dans la poitrine de Claire, le sang doit couler, et ce coeur qui autre fois pompait le sang de Simon, va désormais pomper le sang de Claire.

Ensuite, si on se penche sur les divinités qui composent la famille du dieu de la médecine Asclépios, on retrouvera les mêmes qui composent le personnel médical d'un hôpital, sa femme Epioné ainsi que ses filles Iaso, Hygie, Panacée et Acéso, qui sont des guérisseuses, elles représentent donc les infirmières, tandis qu'Asclépios représente le médecin, on dénotera tout de même, que dans un bloc d'opération, il y a toujours un médecin, mais plusieurs aides-soignants, ses enfants Panacée, Podalire, Machaon et de Télésphore représentent la guérison, qui est aussi la convalescence, Hygiée, elle, reflète la Santé, qui est le but de chaque malade qui se fait interner au sein d'un hôpital, et enfin, Acéso le Médicament, qui est l'élément complémentaire du personnel hospitalier.

Enfin, le bâton sur lequel s'enroule un serpent qui représente sa métamorphose du fils d'Apollon en dieu, immortel de la médecine, représente de nos jours, le signe du domaine pharmaceutique et de la médecine.



2- Le mythe de Tantale

Il existe aussi d'autres récits mythologiques qui abordent le thème de la vie après la mort, l'un d'eux a captivé notre attention par sa faculté à contenir certaines similitudes avec l'histoire de notre roman.

Le mythe de Tantale¹⁷, s'inscrit dans la tradition grecque ancienne, il raconte l'histoire de Tantale, un roi de la Grèce aux richesses infinies, il était tellement démarqué du commun du mortel, qu'il fut invité à la table des dieux à plusieurs reprises, le fait que son père était le grand Zeus, jouait peut-être beaucoup. Un jour, les dieux lui faisaient l'honneur de se déplacer dans sa demeure pour festoyer, alors ce roi croyant bien faire, leur offrit son fils Pélopes, comme dîner d'honneur, mais les dieux se sont rendus compte de l'abominable acte qu'a fait Tantale de son fils, et le reçoivent avec énormément de rage, ils n'ont vu en ce sacrifice qu'un geste de barbarie et décidèrent de punir ce roi en le condamnant à un supplice des plus effroyables, il sera à tout jamais pendu à un arbre du tartare, dont les fruits lui pendent au nez,

¹⁷ Dans la mythologie grecque, Tantale est un mortel, fils de Zeus, et de la nymphe Ploutô, il est roi de Phrygie. Certaines traditions en font le fils de Tmolos² et d'Omphale², et un roi de Lydie. Il est l'époux de Dioné, fille d'Atlas, et le père de Pélopes³, de Niobé⁴ et de Brotéas⁵.

mais qui lorsque approche sa bouche d'eux s'écarte. Condamné à une faim et une soif démesurée jusqu' à la fin des temps.

Les dieux n'ayant pas accepté ce qu'a fait Tantale, décidèrent alors de ressusciter son fils Pélopes et le ramener à la vie, mais Déméter¹⁸ ayant mangé un bout de son épaule, Zeus ordonna qu'on le lui remplace par une en ivoire.

La première similitude que ce mythe a avec notre roman, est en relation avec le fait de précipiter son fils vers la mort, en effet, comme le mythe, le père de Simon initie son fils au surf et insiste longuement pour qu'il le pratique avec passion et sans relâche or, c'est précisément à cause de cette pratique que Simon est mort, sans le vouloir, Sean, a précipité Simon droit vers une fin prématurée : « J'aurais pas du lui fabriquer ce surf. » (p152)

[...] oui, Sean, c'est ça, lui, c'est lui avait favorisé cette inclination, l'avait fait naître et l'avait nourrie, les canoës, les Maoris, les tatouages, les planches de bois, l'océan, la migration aux terres nouvelles, l'osmose avec la nature, tout ce fatras mythique qui avait su fasciner son petit garçon, tout cet imaginaire en cinémascope dans lequel il avait grandi [...] et plus tard Simon s'était mis à prendre des risques, sortant de plus en plus souvent dans les eaux à la fois trop froides et trop tempétueuses sans que son père ne trouve ne trouve rien à redire, car c'était un père énigmatique, qui s'était isolé d'eux au point qu'elle lui avait dit un soir tu pars, je ne veux plus vivre avec toi, pas comme ça [...] (p.154)

La seconde similitude, réside dans *la vie après la mort*, la mort de Pélopes ne dura pas éternellement, sachant qu'un mort est condamné à le rester pour toujours, ce jeune garçon a fait entorse à la règle par sa résurrection, il s'agit pratiquement du même fait dans notre roman. D'abord, Simon, mort, mais qui restera tout de même vivant à travers une autre personne, Claire la receveuse. Son coeur bâtera toujours mais dans un autre corps, son coeur réchauffera toujours cette jeune femme, et à chaque fois qu'elle aura chaud ça sera Simon qui la couvre, mort certes, mais vivant à travers elle. Ensuite, Claire, elle qui était morte, a pu voir ses jours s'embellir à nouveau, après avoir vécu l'enfer, comme Pélopes lors de son séjour au

¹⁸- Dans la mythologie grecque, Déméter est la déesse de l'agriculture et des moissons.

domaine des morts, elle s'est vu pleinement ressuscitée, et tout comme le fils de Tantale, avec un membre de son corps refait, elle avec un nouveau coeur, Pélopes avec une nouvelle épaule.

La dernière similitude, est entre Tantale lui même et Sean, les deux pères, qui ont précipiter leur fils à une mort prématurée, éprouverons à tout jamais une souffrance sans remède, Tantale restera à tout jamais inassouvi à souffrir, pendu à son arbre, Sean, avec ses remords, qui sont les souffrances les plus pénibles pour un mortel, il aura toujours le poids de la mort de son fils sur la conscience et hélas, on ne pourra jamais se défaire de ces remords qui nous crédite de la mort de notre fils.

3- Le mythe de Psyché

Claire Méjan, entretient un lien tout particulier avec la mythologie, de sa ressemblance avec Psyché¹⁹, un personnage de la mythologie grecque, elle était d'une beauté si florissante qu'elle attira sur elle la jalousie d'Aphrodite, la déesse grecque de la beauté, la belle jeune fille avait attiser la convoitise du dieu de l'amour, Cupidon, qui serait épris d'elle, mais ayant transgresser des règles qu'il lui avait imposé, il l'avait laissé, pour le reconquérir, elle a du aller voir sa rivale, Aphrodite pour l'aider, mais cette dernière lui imposa des tâches quasi impossible à réaliser, pour pouvoir l'aider, l'une d'elle était de descendre aux enfers pour y ramener une potion, ce monde est destiné qu'aux âmes des morts, néanmoins Psyché parvint à s'y rendre en trempant Cerbère le chien des enfers qui était chargé de ne laisser aucun mortel rentrer et aucun mort sortir, elle lui avait donné une collation tremper dans un élixir soporifique, pour pouvoir se rendre à sa destination elle devait monter dans la barque de Charon, le passeur des morts, qui ne transporte que des morts pouvant le payer, néanmoins elle a pu payé le voyage de l'aller et du retour, chose qui était d'habitude impossible, Psyché finit par remplir sa mission, elle avait donc pu revenir du monde des morts.

Tout comme Psyché, Claire est parvenue à tremper la mort, elle qui était quasiment morte, qui n'attendait que ce jour où on officialiserait sa mort, a réussi à s'en sortir indemne, elle a pu tout comme la rivale d'Aphrodite goûter à l'amertume de la mort, après des années de

¹⁹- Psyché est un personnage qui apparaît dans un roman qu'Apulée a écrit entre 160 et 180, les Métamorphoses. Elle est la fille d'un roi. Elle est d'une beauté si parfaite qu'elle excite la jalousie d'Aphrodite, à laquelle on la compare. Elle a deux sœurs aînées, d'une grande beauté également, mais sur lesquelles Psyché l'emporte de loin.

souffrance, elle a pu déjouer les étreintes de la mort, et a retrouvé la vie à travers ce don d'organes qu'elle avait reçu.

4- L'embaumement

Simon Limbres, a aussi droit à sa part de mythologie, ou presque. Dans la mesure où il a aussi été sujet à un rite bien particulier, qui nous fait penser au rite ancestral des anciens égyptiens, celui de l'embaumement²⁰.

Dans la culture égyptienne, le corps des morts se heurtait à une tradition très particulière, elle consistait à préparer le corps du défunt à sa résurrection prochaine, on retirait du corps tous ses organes et viscères et on le nettoyait, ensuite on l'enroulait dans des rubans en laine, en d'autres termes ; on le momifiait. Cette pratique est originaire de la mythologie égyptienne, le dieu Anubis, avait pratiqué ce rite pour la première fois sur Osiris, lorsque ce dernier était mort, il a préparé son corps comme le mentionne la tradition égyptienne, ouvrant ainsi la porte à la résurrection du dieu osiris.

Simon avait en quelques sorte subit le même rituel, comme pour le préparer à une résurrection, ou à une vie éternelle, d'abord par son don d'organes, qui a servi d'éviscération, qui est la première étape de l'embaumement, ensuite la préparation de son corps par Thomas Rémige qui était chargé de préparer le corps de Simon et le rendre aux parents entier comme il leur avait promis :

Il commence par fermer les yeux du garçon en usant d'un tampon oculaire sec, après quoi, pour lui clore la bouche, il roule deux morceaux de tissu, en place un sous l'occiput de manière à fléchir les cervicales, tandis que l'autre soutient le menton en s'appuyant à la verticale sur le thorax. (p. 286)

Thomas lave le corps, ses mouvements sont calmes et déliés [...] il linge le garçon dans un change, et même il le recoiffe de manière à faire rayonner sa figure. [...] Thomas enveloppe la dépouille dans un drap immaculé –ce drap qui sera noué ensuite autour de la tête et des pieds- (p.287)

²⁰- L'embaumement, désigne l'ensemble des techniques visant à conserver les corps des personnes mortes, dans un état plus ou moins proche de celui qu'ils avaient étant vivants.

5- La belle mort

Lors de notre lecture de ce roman, quelque chose nous frappe directement aux yeux, en effet, dès le début de l'œuvre, Simon est présenté comme un héros : avant la session de surf, les garçons s'encouragent : « Yes, on va être des kings » (p. 18). L'auteur insiste sur cette relation incroyable, quasi cosmique que Simon établit avec les éléments : « Devenir déferlement, devenir vague » (p. 23).

Simon est un Héros des temps modernes, il nous rappelle aisément les héros des mythologies, notamment grecque, son amour pour la mer et son attachement à sa planche nous fait penser à Ulysse et ses compagnons, et tout comme lui il passait son temps à naviguer et à glisser sur les flots. « Sa beauté de jeune homme issu de la vague marine, ses cheveux pleins de sel encore et bouclés comme ceux des compagnons d'Ulysse qui le troublent (...) » p285. Simon est donc présenté comme un héros, un jeune héros mort pour l'amour de la passion, et suite à cette mort, on a pu ressusciter des êtres et leur donner de nouveau la vie

Par la mort de Simon, d'autres personnes ont pu être sauver, et voir leur vie reprendre son cours, sa mort donc, est ce qu'on peut qualifier de belle mort, cette mort que les spartiates attendait à chaque instant de leur vie, mourir pour une bonne raison, par un adversaire coriace, notre héros a trépassé pour une bonne cause, car, au delà de sa mort, il a réussi à sauver d'autres personnes, par son sacrifice d'être éventré et d'être éviscéré de ses organes, d'autre part, le rituel auquel il a été sujet lors de la préparation de son corps, notamment le chant de Thomas Rémige, qui nous rappelle ceux qu'on faisait dans l'antiquité, on lavait et préparait les héros morts et on chantait pour eux, Thomas est donc un psychopompe²¹ qui prend les traits de Charon²², le passeur des morts selon la mythologie grecque ou d'Anubis²³ qu'avait le même rôle dans la mythologie égyptienne.

²¹- En mythologie, un dieu psychopompe, est un conducteur des âmes des morts (comme un guide ou un passeur).

²²- Dans la mythologie grecque, Charon ou Caron, était le fils d'Érèbe (les Ténèbres) et de Nyx (la Nuit). De par sa fonction psychopompe, il avait pour rôle de faire passer sur sa barque, moyennant un péage, les ombres errantes des défunts à travers le fleuve Achéron (ou selon d'autres sources, le Styx) vers le séjour des morts.

²³- Anubis, est un dieu funéraire de l'Égypte antique, maître des nécropoles et protecteur des embaumeurs, représenté comme un grand canidé noir couché sur le ventre, sans doute un chacal ou un chien sauvage, ou comme un homme à tête de canidé.

Et ce chant qu'a fait Thomas lors de la toilette de Simon, est très significatif, c'est un acte qui reflète une tradition qui remonte à des milliers d'années, dont on peut trouver des traces dans les mythologies.

Nous nous sommes référé au travail de Lorraine Burn-Dubarry afin d'affirmer cette idée :

« Un chant qui se synchronise aux actes qui composent la toilette mortuaire, un chant qui accompagne et décrit, un chant qui dépose » (p. 286). Ce rite rappelle certaines pratiques funéraires, parce que le chant a un caractère sacré qui permet de rejoindre le mort dans un autre espace que l'espace prosaïque de la parole qui n'est alors plus de mise. Tout comme chez les Grecs, le chant permet une élévation et une transfiguration de la mort : « c'est la belle mort, c'est un chant de belle mort ». (p.288). Maylis de Kerangal se réfère ici explicitement « aux rituels funéraires qui conservaient intacte la beauté du héros grec venu mourir délibérément sur le champ de bataille, ce traitement particulier destiné à en rétablir l'image, afin de lui garantir une place dans la mémoire des hommes ». (p. 287). Ainsi lorsque l'on ramène le corps d'Hector à Troie, les membres de sa famille le chantent et célèbrent ses exploits. Pour Maylis de Kerangal, il s'agit aussi d'une « édification ».²⁴

De plus, la présence des cours d'eaux dans notre roman, nous fait penser aux fleuves des mythologies, qui tantôt représente la vie, tantôt la mort, tout d'abord, dans la mythologie égyptienne, c'est à partir d'un fleuve que la vie est apparue, les récits de la création du monde selon les anciens égyptiens, stipule qu'avant la naissance de toute chose il n'existait que Noun²⁵ ; une divinité primordiale des eaux par laquelle le dieu Rê²⁶ a jailli et alla se placer dans le ciel et donna après la vie aux mortels.

²⁴ Lorraine Burn-Dubarry, *Théâtre et Arts du cirque*, Réparer les vivants, Pièce (Dé) Montée, N 244 Janvier 2016, p16.

²⁵ - Dans la mythologie égyptienne, l'océan primordial est appelé le Noun. On peut considérer le Noun comme un concept plutôt qu'un dieu. Il est l'océan qui a fait la Vie et qui fera la Mort.

²⁶ - Rê ou Râ, est le dieu du disque solaire dans la mythologie égyptienne et le créateur de l'univers.

Ensuite, dans la mythologie grecque, le fleuve représente la mort, en effet, c'est sur les flots marins que Charon, le transporteur des âmes conduit sa barque sensée conduire les âmes mortes à leur repos éternel, de plus le monde des enfers est remplis de fleuves infernaux tel que L'Achéron²⁷ ou le Styx.

La mythologie égyptienne, est donc tout comme la mythologie grecque omniprésente dans notre roman, à travers les destinées croisées, entre les personnages de l'oeuvre de Maylis de Kerangal et les différents héros et héroïnes des différentes mythologies.

²⁷- Achéron, dans la mythologie grecque, nom porté par l'un des fleuves des Enfers. Selon les Anciens Grecs, le fleuve Achéron est le fils de Gaia, la Terre, et d'Hélios, le Soleil.

TROISIÈME PARTIE :

Symbolisme et intertextualité

Chapitre I : Entre référentiel et symbolisme

1- Qu'est ce qu'un symbole ?

D'après le dictionnaire Larousse : « Le symbole est un Signe figuratif, un être animé ou une chose qui représente un concept, qui en est l'image, l'attribut, l'emblème. Autrement dit ; le symbole est l'objet concret choisi pour signifier l'une ou l'autre de ses qualités dominantes, par exemple : le drapeau est le symbole de la patrie, l'eau le symbole de l'écoulement, de la souplesse, de la transparence, de l'inconsistance ou de la purification... »

Etymologiquement, le mot symbole signifie signe. Il vient de *symbolos*. L'emploi du symbole tel que retracé par les chercheurs européens remonte à la Grèce antique et servait le plus souvent comme signe de reconnaissance. Le phénomène de symbole se retrouve dans toutes les sociétés humaines et représente une capacité propre à l'Homme. La signification du symbole a évolué au cours des âges au détriment de sa valeur originelle. Selon Jean Chevalier, il faut aujourd'hui distinguer le symbole du signe. Nous ne partageons pas tout à fait cette distinction, car le signe est la représentation physique du symbole. La conception du symbole et sa fonction varient d'une société à une autre, et son but est de révéler une réalité abstraite ; on comprend dès lors que l'évolution de la signification d'un symbole telle qu'envisagée par Jean Chevalier ne puisse s'opérer pareillement dans toutes les communautés. De par notre approche, nous avons retenu trois catégories de symboles : les symboles conventionnels, les symboles liturgiques ou des cercles ésotériques et les symboles de notre univers psychique.²⁸

Dans notre roman, on remarque que certaines expressions et certains mots méritent qu'on leur accorde notre attention plus qu'à d'autres, et cela est dû à leur faculté à signifier plusieurs choses qui sont en relation avec notre thème.

²⁸- LE SYMBOLE : ÉTYMOLOGIE ET RAMIFICATIONS SÉMIQUES Wilfried Mwenye.

2- Le cœur

« Roman de tension et de patience, d'accélération paniques et de pauses méditatives, il trace une aventure métaphysique, à la fois collective et intime, où le cœur, au-delà de sa fonction organique, demeure le siège des affects et **le symbole de l'amour**. » *Réparer les Vivants*. Quatrième de couverture.

Pour certains, le cœur n'est qu'un organe, qui a pour unique rôle de pomper le sang jusqu'à notre cerveau, ce n'est qu'un bout de muscle encastré dans notre cage thoracique. Une telle image du cœur est tout bonnement carée, car en lisant le roman "réparer les vivants", on découvre cet organe sous un autre jour, on découvre son polymorphisme et sa capacité d'accaparer les autres cœurs qui l'entourent. Le cœur est alors très important dans cette histoire et a énormément de valeur.

Si on se penche sur la première page, avant même le début du roman, on notera que *Réparer les vivants* commence par l'extrait d'un film réalisé par Paul Newman, *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des Marguerites* – « My Heart is Full ». Tout simplement. « Mon cœur est plein ». « Que deviendra tout ce qui emplissait ce cœur, ses affects lentement déposés en strates depuis le premier jour ou inoculés ça et là dans un élan d'enthousiasme ou un accès de colère...? » (p212) se demande la mère de Simon Limbres. Le cœur est un organe certes, mais c'est aussi le centre de nos émois, de nos peurs et de nos tristesses. *Réparer les Vivants* l'envisage sous toutes ses formes et se balance entre différents points de vue, celui des médecins et infirmiers et celui des patients et de leurs proches, tous ayant des approches et des interrogations différentes.

Dans le roman, le cœur symbolise l'amour sous toutes ses formes :

Tout d'abord, l'amour de la passion, cette passion qui brûle tout au long du roman, celle de Simon et ses amis pour le surf, de Thomas Rémige Pour les oiseaux et le chant, ou encore, Révol pour sa passion démesurée pour les plantes hallucinogènes, le cœur est au centre de cette attirance, il est présent à chaque fois qu'un de ces personnages s'applique à sa passion.

« [...] –alors peut-être que maintenant les cœurs s'excitent, qu'ils s'ébrouent lentement dans les cages thoraciques, peut-être que leur masse et leur volume augmentent et que leur frappe

s'intensifie, deux séquences distinctes dans un même battement, deux coups, toujours les mêmes : la terreur et le désir. » (p19)

Au fur et à mesure des lignes on découvre un autre symbole du coeur, en effet, le symbole de l'*amour*, l'amour de Simon et Juliette, cet hardant sentiment qui les rend si spéciales l'un pour l'autre, c'est leur première expérience de l'amour et c'est ce qui donne un aspect plus sacré au coeur, à leur coeur. « Que deviendra l'amour de Juliette une fois que le cœur de Simon recommencera de battre dans un corps inconnu, que deviendra tout ce qui emplissait ce cœur [...] » p212

On rencontre aussi un amour qui dépérisse, en l'occurrence celui des parents de Simon, dont le temps ne fait qu'achever les sentiments qu'ils se partagent, l'amour de deux parents pour leur enfant, pure et protecteur : « [...] on sait, on sait tout ça, les greffes sauvent des gens, la mort de l'un peut accorder la vie à un autre, mais nous, c'est Simon, c'est notre fils, est ce que vous comprenez ça ? [...] » P139. Aussi un amour unilatéral, celui de Cordélia Owl qui s'obstine à vouloir faire naître une histoire d'amour avortée par son amant, avant même sa naissance.

Ceci nous amène à l'autre symbole du coeur, qui est l'*Espoir*, cet espoir présent durant toute la trame de l'histoire. D'abord celui des parents du jeune défunt, leur espoir de voir leur fils ouvrir les yeux et bondir de son lit, le voir à nouveau revivre, ensuite l'espoir de Marianne, la maman de Simon qui espère voir ce jour, où elle et son mari puissent enfin se réconcilier et retrouver une vie de couple réparée, l'espoir de la jeune Cordélia, que son amant puisse enfin éprouver de l'amour pour elle. L'espoir de milliers de patients à travers le pays en attente d'une greffe. Et l'espoir de Claire, une patiente en demande d'un cœur. Dans cette histoire, l'espoir aboutira, elle recevra le cœur de Simon.

Le coeur est aussi le symbole de l'*empathie*, Ce roman évoque énormément le côté humain. Les médecins prennent beaucoup de précautions à l'annonce de la mort et pour la question du don d'organe avec la famille de Simon. Ils font en sorte de ne pas les bousculer, de leur laisser un moment de réflexion avant qu'ils prennent leur décision. la manière de procéder des médecins pour annoncer la tragique nouvelle aux parents de Simon, prouve que l'humanisme est un point qui n'a pas été négligé par l'auteure, on sent bien qu'au moment d'annoncer la mort de Simon, ils se sont mis à la place des parents, ont ressenti cette douleur occasionnée

par la perte d'un proche, ils ont voulu leur annoncer ce décès le plus délicatement possible, ils ont dit les choses avec beaucoup de tact, et ils l'ont si bien fait que nous, les autres lecteurs ressentons à notre tour de l'empathie pour la famille de Simon ; « Thomas s'est donné pour principe le respect absolu de l'expression des proches, et sait aussi le caractère indiscutable de ce qui rend le corps du défunt sacré pour ceux qui l'entourent [...] » (P136)

Le coeur transgresse les barrières qu'impose la littérature, car les sentiments ressentis par les personnages et surtout par les parents de Simon ce moment où on leur annonce la nouvelle, on les ressent, on les vit. Et ce coeur dont on parle, devient aussi le notre, celui du lecteur.

Enfin, la transplantation se fait à Paris, là où Claire habitait, et le choix de cette ville en particulier n'est pas fortuit, car la particularité géographique à Paris, c'est qu'elle se trouve au coeur de la France, Paris serait son coeur, il suffit de voir la carte de la France et remarquer les routes et les chemins qui s'éparpillent de Paris vers toutes les directions, cela nous fait penser à des veines qui éclatent et par lesquelles s'évacue la vie.

Nous l'avons donc compris, le coeur symbolise tantôt, l'amour, tantôt, la passion, symbolise d'un côté l'empathie et de l'autre l'espoir, c'est un amalgame de sentiments, on ressent même que ce coeur, c'est le coeur de ce roman, c'est un personnage à part entière, c'est le moteur de tous les personnages, il est présent du début jusqu'à la fin, on remarque aisément qu'à travers cette diversité de sens que porte le coeur, on a voulu nous démontrer que chaque personnage a son propre coeur, sa propre vie, que le coeur est l'amour sous tous ses aspects, c'est l'espoir, c'est sentir la douleur de l'autre et avoir mal avec lui et l'aider à mieux assimiler cette peine.

[...] ce coeur humain, depuis que sa cadence s'est accéléré à l'instant de la naissance quand d'autres coeurs au-dehors accéléraient de même, saluant l'événement, ce qu'est ce coeur, ce qui l'a fait bondir, vomir, grossir, valser léger comme une plume ou peser comme une pierre, ce qui l'a étourdi, ce qui l'a fait fondre - l'amour [...] (p.11)

3- L'oiseau (le chardonneret)

Dans notre roman, on Remarque qu'un certain volatile fait son apparition, Le chardonneret, il est l'objet de convoitise le plus priser de Thomas Rémige, infirmier coordinateur des prélèvements, dont le nom d'ailleurs signifie : « les grandes plumes ou des ailes des oiseaux », il a parcouru des milliers de kilomètres, de la Normandie à Alger afin de faire l'acquisition de cette bestiole, ô combien précieuse. Le chardonneret a une symbolique très pertinente dans notre roman, il est étroitement lié au christ, le christ dont on a évoqué la présence précédemment, en comparant sa posture lors de sa crucifixion à celle de Simon sur la table de l'opération. Dans la tradition chrétienne, ce volatile aurait assisté à la passion du christ, ce dernier orné de sa couronne d'épines qui faisait son franc, saignait à vue, se posait un chardonneret sur sa tête, et il s'est mis à lui retirer ses épines, dans le Dictionnaire des symboles (Brepols, 1992), Cette symbolique est confirmée dans le livre de Louis Charbonneau-Lassay :

Ailleurs, on racontait que le chardonneret, le rouge-gorge et le pinson, pris aussi de compassion tous trois, devant les souffrances du bon Jésus, se mirent activement en devoir de retirer une à une de la chaire divine les pointes de la couronne épineuse. Tous trois auraient été blessés par ces épines, encore toutes couvertes du sang divin et les parties de leurs petits corps atteintes par elles en sont restées soigneusement marquées : le chardonneret aurait ainsi gagné la coiffe rouge de sa tête, le rouge-gorge et le pinson leur pectoral couleur de sang.²⁹

Dans la religion chrétienne, Jésus est vu comme étant le sauveur de l'humanité, cette dernière ayant offensé dieu, il a décidé de sévèrement les châtier, mais il a finalement décidé d'attribuer le châtement à quelqu'un d'autre, un innocent, qui s'est interposé pour en faveur des hommes : Jésus aurait offert son sacrifice à la place de l'humanité. Le chardonneret est donc lié à ce sacrifice, un sacrifice qui nous fait rappeler celui de Simon Limbres, sa vie s'est vu dignement achevée par un acte noble qui n'est pas pour sa personne, mais pour d'autres hommes et femmes, son sacrifice tout comme celui de Jésus Christ n'as pas été en vain, de

²⁹- Louis Charbonneau-Lassay : Le bestiaire du Christ / Milano : L. J. Toth Reprint, 1974. Les oisillons de la Passion de Jésus-Christ (chapitre 76).

leurs morts à tous les deux, des vies ont pu être sauvées, et le chardonneret est là pour rappeler le sacrifice de Simon, il est là, pour symboliser aussi ce transfère d'organes qui tout comme l'oiseau, a volé d'un endroit à un autre, d'Alger à Paris, le même concept est de rigueur dans la transplantation d'organes, un organe est transféré d'un Corps à un autre.

Le prix exorbitant que Thomas Rémige a dépensé pour l'acquisition de ce volatile, est représentatif de la valeur d'un organe, l'un a été acquis avec une grande somme d'argent, l'autre s'est acquis à un prix bien plus conséquent, le temps et la souffrance, on pense notamment à Claire Méjan, qui a dû attendre des années et souffrir le martyre pour enfin acquérir un nouveau cœur. Le chardonneret vient ici pour nous rappeler cette souffrance qu'a subi Claire tout au long de sa maladie.

De plus, on remarque un fait assez important en ce qui concerne l'appellation attribuée par l'auteur à ses personnages, en effet, les noms de certains personnages sont des noms inspirés de volatile voire des noms d'oiseaux, comme le personnage de Pierre Révol, le médecin qui s'est chargé de Simon et qui a annoncé sa mort, son nom « Révol » est l'anagramme de voler, sachant qu'il y a qu'un oiseau qui peut voler, on retrouve également l'infirmière Cordélia Owl, dont son nom « Owl » signifie hibou, ou encore le docteur Emmanuel Harfang, son nom évoque une chouette (l'harfang des neiges mâle est d'un blanc immaculé), c'est un très grand oiseau qui vit dans le Grand Nord, et enfin Thomas Rémige, comme on l'a évoqué au préalable son nom Rémige, rappelle aussi l'oiseau, car les rémiges ce sont les grandes plumes rigides des ailes d'un oiseau. On déduit donc, que tous ces noms permettent de renforcer l'importance que l'auteure a accordée à l'oiseau.

Le motif de l'oiseau, ainsi que le motif du cœur, sont donc particulièrement présents dans l'onomastique de ce roman. Dans un article, Maylis de Kerangal déclarait :

« Ces isotopies ont décliné deux faisceaux de sens : celui de la migration, de la trajectoire, qui fait écho à la transplantation; et celui du monde nocturne puisque les opérations de greffe ont lieu la nuit surtout».

Un oiseau de nuit qui nous renvoie à cet obscur et sacrilège entre-deux de la transplantation. On dépouille un mort de ses organes pour permettre que la vie continue ailleurs. Tout se passe

la nuit, « les équipes de prélèvement arrivent les unes après les autres à partir de vingt-deux heures » p248.

4- L'hôpital

Dans notre roman il y a un lieu tout particulièrement important, il symbolise à la perfection non seulement notre thème de la vie après la mort, mais aussi la mort et la vie, c'est ce lieu où les événements les plus marquants se sont déroulés, où médecins, patients et familles se réunissent et espèrent un jour meilleur.

L'hôpital dans réparer les vivants est plus qu'un simple lieu de convalescence, il est d'abord un lieu de vie, c'est en ce lieu là qu'une vie peut voir la lumière du jour pour la première fois, c'est le lieu de naissance des milliers de nouveaux née chaque année, c'est là où l'amour maternel est né lors de ce premier regard de la mère lancé à son petit, c'est là où une personne mal au point peut être soigner, qu'on peut lui sauver la vie, et la délivrer d'une mort qui était certaine, de plus, dans notre roman ce lieu est un toit pour les différents personnages, notamment les parents de Simon Limbres, c'est là où leur vie s'est suspendue le temps de l'internement de leur enfant, c'est dans ces lieux que l'espoir naît pour les patients atteints de maladies, nécessitant un nouvel organe, c'est dans ces deux hôpitaux de paris et du Havre que la majeure partie de la vie des différents médecins, infirmiers et infirmières se déroulent, leur vie n'a plus qu'un seul sens, celle de sauver la vie des autres personnes.

L'hôpital est ensuite un lieu de la mort, c'est entre ses murs que la vie de différentes personnes s'éteint, c'est là où les maladies rangent le corps et décime les esprits, c'est aussi là où l'espoir meure, lors de l'annonce effroyable de la condamnation de la vie d'un proche, c'est d'ailleurs l'expérience qu'ont vécu les parents de Simon, en leur annonçant que leur fils est condamné, qu'il n'y a plus aucun espoir de le revoir ouvrir ses yeux et revivre comme au part avant, la mort rode sans cesse dans les hôpitaux, cherchant sa nouvelle proie et attendant patiemment le moment propice de l'envelopper de ses lourdes étreintes.

Enfin, l'hôpital symbolise la vie après la mort, la vie de certaines personnes se voit bien souvent interrompue, suspendue parfois même zombifiée, les causes sont multiples, mais bien souvent c'est à cause d'un dysfonctionnement d'un organe vital qui est exténué, donc s'arrête

de fonctionner, l'attente est longue pour pouvoir le remplacer, les donneurs sont rares, et l'espoir devient vain, le patient perd alors tout goût à sa vie, n'en veut plus de cette existence amère, de devoir attendre encore et encore, mais dans bien des cas, la délivrance survient, un donneur est compatible et l'espoir renaît, après le succès de l'intervention la vie revient au gallois, et après avoir goûté à une mort de l'âme, le patient renaît, et c'est ce qu'a vécu Claire Méjan, sa vie était suspendue dans les enclos de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière de Paris, l'inertie de son existence est devenue une mort, mais sa renaissance est venue avec l'annonce de la disponibilité d'un donneur.

De plus, le positionnement de l'hôpital du Havre est assez symbolique, il se trouve entre un fleuve et une mer, d'un côté, le fleuve symbolise dans la mythologie cette étendue où les âmes des morts voguent, perdues et sans but, attendant de rejoindre leur demeure éternelle, et de l'autre côté on a la mer, qui quant à elle symbolise la vie, les sensations fortes et les émotions. L'hôpital se trouve au milieu de ces deux étendues de liquide, et ça n'a rien de fortuit, car c'est comme si l'auteur vient atténuer le choix de son titre "réparer les vivants", elle nous présente ce lieu comme étant un intermédiaire entre la mort et la vie, c'est comme si elle nous disait implicitement que l'hôpital est là pour réparer ces personnes perdues sur cette rivière, qui est la prélude de la mort et projeter le fruit de cette réparation dans cette étendue qui est la vie.

Chapitre II : Intertextualité et arts

1- L'intertextualité

La notion d'intertextualité fut introduite dans le champ théorique littéraire vers la fin des années 60 (1969) par Julia Kristeva qui a montré dans ses analyses littéraires que la production de l'écriture sème et répond dans le texte étudié des textes antérieurs.

En effet, l'œuvre littéraire reste sous l'influence d'autres œuvres antérieures. Alors, l'écrivain établit un certain nombre de rapports entre son œuvre et celle des autres.

Cette notion définit par Nathalie Piegay-Gros comme « le mouvement par lequel un texte réécrit un autre »³⁰. Également, Gérard Genette propose dans son ouvrage *Palimpsestes* (Seuil, 1982), une typologie qui distingue deux relations essentielles entre les textes : celle qui s'appuie sur une relation de coprésence, et celle qui s'appuie sur une relation de dérivation.

Dans *Sémiotiké*, Julia Kristeva propose la définition suivante :

(...) le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte). Chez Bakhtine d'ailleurs, ces deux axes, qu'il appelle respectivement dialogue et ambivalence, ne sont pas clairement distingués. Mais ce manque de rigueur est plutôt une découverte que Bakhtine est le premier à introduire dans la théorie littéraire: tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. A la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité, et le langage poétique se lit, au moins, comme double³¹

Comme le mot est mis en partage donc appartient au sujet et au destinataire et est orienté vers les énoncés antérieurs et contemporains, le texte est toujours au croisement d'autres

³⁰ Piegay-Gros N., (1996), *Introduction à l'intertextualité*, Dunod, Paris, p16.

³¹ Julia KRISTEVA, *Sémiotikè. Recherche pour une sémanalyse*, Seuil, coll. Points, Paris, 1969, pp. 84-85.

textes. Philippe Sollers ajoute que «*tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur*». ³²

L'intertextualité a un rôle essentiel dans le texte principal. Elle n'est point une présence exotique dans le milieu qui la reçoit mais représente un appoint certain à la force du texte et à sa signifiante. Un intertexte selon Michel Riffaterre, est quand un lecteur érudit, arrive à apercevoir voire à détecter les traces d'autres écrits dans le récit de base. La finalité d'un auteur qui fait appel à l'intertexte dans ses écrits, est principalement pour appuyer ses dires, et ses arguments.

Roland Barthes affirme :

Tout texte est un intertexte; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables: les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante, pour terminer sur l'idée que «*tout texte est un tissu nouveau de citations révolues*» ³³.

La grande originalité de notre roman réside dans sa faculté à être un terrain d'expression pour différentes références extratextuelles. En effet, l'auteur, s'est permis d'introduire au coeur de son oeuvre diverses expressions appartenant à d'autres domaines, qu'ils soient langagiers, artistiques ou littéraires, cela s'explique par les phrases écrites en italique, et les différentes allusions. L'intertextualité, est un élément moteur de "réparer les vivants", les introductions, sont volontiers représentatives d'une chose bien définie, nous allons donc essayer de les délimiter et de voir la représentation ainsi que la relation dont l'auteur vise à nous transmettre.

2- Le cinéma

Tout d'abord, avant même de commencer la lecture de notre roman, on aperçoit dans la première page, la phrase «*My heart is full*» qui signifie en français : mon cœur est plein, cette phrase vient du film intitulé : *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des*

³² Philippe SOLLERS dir. *Théorie d'ensemble*, coll. Tel Quel, Paris, Seuil, 1968, p. 75

³³ Roland BARHES, *encyclopaedia universalis*, 1973, Texte (théorie du).

marguerites, réalisé par Paul Newman en 1973, Ce film raconte les vies entremêlées de Béatrice Hunsdorfer, une veuve d'une quarantaine d'années et de ses deux filles, Ruth et Mathilda, ces dernières luttent pour survivre dans une société qu'elles comprennent à peine. Béatrice rêve d'ouvrir un salon de thé élégant, mais ne dispose pas des ressources nécessaires pour atteindre son but. Ruth, qui est épileptique, est une adolescente rebelle, alors que Mathilda est une jeune fille timide, mais très intelligente et idéaliste. Cette dernière trouve le réconfort dans le soin qu'elle prodigue à son animal de compagnie, un lapin, et dans les projets scientifiques qu'elle réalise avec l'école (l'une de ces expériences donne son nom au titre du film).

L'expérience scientifique de Mathilda est censée montrer combien une petite quantité de radium affecte les marguerites ; certaines meurent, mais d'autres évoluent avec des mutations étranges mais très belles, qui diffèrent totalement des plantes originales. De la même manière, Mathilda a réussi à s'en sortir, malgré une existence difficile, dans une maison délabrée d'un quartier de classe moyenne. Elle a appris comment vivre avec sa mère, dont le comportement est souvent très embarrassant, tout en évitant de devenir comme elle. A contrario, Ruth semble vouée à reproduire le schéma familial, et subit pleinement l'influence de la personnalité instable de Béatrice Hunsdorfer.

Le choix de mettre cette phrase, *My heart is full* (mon cœur est plein), au début du roman n'est nullement fortuit, c'est pour mettre l'accent sur le cœur, qui est le sujet central de l'histoire du roman, le cœur de tous les personnages du roman, ce cœur qui est plein d'amour, d'empathie, d'espoir et d'humanité. De plus l'histoire Mathilda nous rappelle celle de notre héroïne, Claire qui s'est battue aussi pour s'adapter dans un monde chambouler par sa maladie, dont les raillons x faisaient partie intégrale de sa vie.

Ce film, est cité une deuxième fois lors du déroulement des événements, quand le médecin Pierre Révol l'avait visionné, lui qui était passionné des plantes avait songé d'essayer de faire cette expérimentation fascinante :

C'était un cinéma d'une tout autre force, qui traçait un chemin entre hallucination et science, ce qui d'emblée avait captivé Révol. Remué, cueilli, il forma l'idée, pourquoi pas, de reproduire dans son salon l'expérience de Mathilda, la jeune héroïne du film, qui projetait

différentes doses de radium sur les marguerites afin d'observer leur croissance, leur forme qui se différenciait au fil des jours sous l'influence des rayons, certaines devenant énormes, d'autres rachitiques et fripées, d'autres encore simplement belles [...] (p.120.121)

Poursuivons toujours dans le même genre d'intertextualité, qui est le cinéma, un autre film fait son apparition au sein du roman, intitulé : *A bout de souffle*, film français réalisé par Jean-Luc Godard dans les années 60, raconte l'histoire d'un jeune homme, Michel Poiccard, voyou et insolent, il tue un homme, et prend la fuite vers l'Amérique, et c'est là qu'il rencontre une étudiante américaine, Patricia avec laquelle il a eu une liaison, Elle veut étudier à la Sorbonne et, pour se faire un peu d'argent, elle vend le journal New York Herald Tribune sur les Champs-Élysées. Tout au long du film, Michel essaiera de la persuader de coucher à nouveau avec lui, et elle lui résistera un certain temps en affirmant que lui ne l'aime pas vraiment, poursuivi par la police qui l'a déjà identifié en étant le coupable du meurtre, et sa photo figure dans tous les journaux, il part se cacher avec Patricia, qui au début ne le dénonce pas par amour, mais finira enfin par le faire afin de le forcer à la quitter, refusant de prendre la fuite, il se fait toucher par une balle et meurt.

C'est Jean Seberg, qui joue le rôle de Patricia dans ce film, elle fait son apparition dans le roman, quand l'auteur décide de faire une comparaison entre elle et le personnage de son roman Juliette, la petite amie de Simon : « [...] des yeux qui lui mangeaient le visage, des oreilles percées de trous multiples, des dents du bonheur et **ces cheveux d'un blond pale coupés à la Jean Seberg dans A bout de souffle** [...] » (p.210). Le choix de l'auteur pour comparer la jeune Juliette à Jean est d'abord par leur douce jeunesse, leur ressemblance physique, mais aussi leur lucidité, et leur ressemblance s'étire jusqu'à leur amour pour un homme qui meure.

Nous n'avons pas encore fini avec le cinéma, qui n'arrête pas de défiler tout au long du roman, on retrouve cette fois ci, la citation des séries américaines, qui sont apparues dans le roman en ces lignes là : « Ont-ils seulement déjà croisé un cadavre ? Veillé une grand-mère, ramassé un noyé, accompagné un ami en fin de vie ? Ont-ils vu un mort ailleurs que dans une série américaine **Body of Proof, Les experts, Six Feet Under** ? » (p.106). Les séries

mentionnées par l'auteur sont toutes dédiées aux crimes et aux pertes humaines, elle les a mentionné pour exprimer la difficulté des parents de pouvoir voir leur fils mort, rien ne nous prépare à des moments pareils, le fait de regarder par exemple, *Les experts* et les centaines de morts qui défilent au fil des épisodes, rien de cela ne peut exprimer la vraie douleur et le vrai choc ressenti lors de la perte d'un proche.

3- Genres littéraires

Maylis de Kerangal, met aussi son roman en interaction avec des livres : *L'homme devant la mort* de Philippe Ariès, *La sculpture du vivant* de Jean Claude Ameisen, *Twice dead. Organ Transplants and Reinvention of Death*, ou encore le polar de Mary Higgins Clark, *La maison du clair de lune*. L'auteur, lors d'une interview avec la librairie Sauramps, justifie le choix de mettre ces livres en interaction avec son roman, et déclare : « *C'est une espèce d'hommage de citation des personnes qui ont accompagnées l'écriture de ce livre* », elle rajoute : « *C'est des livres, dans lesquels je me suis plongée pour écrire* ». On comprend mieux maintenant, que l'auteure s'est inspirée de ces livres pour appuyer ses dires, et cela, explique la documentation détaillée de la médecine, de la description de la mort dans le roman, ainsi que l'emploi dominant du jargon médical et chirurgical.

Maylis de Kerangal, s'est également inspirée du Théâtre et de la poésie dans son roman, en effet, la pièce théâtrale de Tchekov fait place dans les lignes de ce livre, et d'où vient le choix de son titre comme nous l'avons noté auparavant :

[...] dans son bureau, au revers de la porte, il a scotché la photocopie d'une page de Platonov, pièce qu'il n'a jamais vue, jamais lue, mais ce fragment de dialogue entre Voïnitzev et Triletzki, récolté dans un journal qui traînait au Lavomatic, l'avait fait tressaillir comme tressaille le gamin découvrant la fortune [...]. Que faire Nicolas ? Enterrer les morts et réparer les vivants. (p.140).

Le choix de mentionner cette pièce de théâtre, est sans doute l'élément intertextuel le plus important du roman, puisque c'est de cette pièce que l'auteur a choisi le titre de son oeuvre, de plus, elle est représentative du coeur de l'histoire, qui met une relation de réparation entre Simon, Claire et tout autre personne ayant reçu un organe de Simon Limbres.

La poésie a aussi sa place dans le roman, *La ballade des pendus* est le poème de François Villon le plus connu. Il est communément admis, même si ce fait n'est pas clairement établi, que Villon le composa lors de son incarcération en l'attente de son exécution à la suite de l'affaire Ferrebouc où un notaire pontifical fut blessé au cours d'une rixe. Ce poème est un appel à la charité chrétienne, valeur très respectée au Moyen Âge. La rédemption est au cœur de la ballade. Villon reconnaît qu'il s'est trop occupé de son être de chair au détriment de sa spiritualité. A travers ce poème l'auteur vise à lancer un appel de charité certes, mais d'une tout autre nature, il s'agirait d'une charité qui demande de soit même, elle incite au don d'organes afin d'aider les autres, comme l'a fait le personnage de son roman, à travers l'accord de ses parents, d'autres vies ont pu être sauvées. En effet ce poème est cité dans la page 146 du roman, quand Juliette a demandé à Simon s'il connaissait ce poème : « [...] tu connais François Villon, la Ballade des pendus ? Il secoue la tête, je crois que non, [...] » (p.146)

4- La chanson

Dans ce roman, même la musique est là, elle défile à travers les pages, elle accompagne les situations et les sentiments, elle sensibilise ! En effet, on remarque qu'il y a une diversité de la chanson Française et américaine, comme nous allons le voir dans ces citations :

Elle a poussé la porte. C'est sombre à l'intérieur, empreintes de dérives nocturnes, émanations de cendre refroidie. Bashung³⁴. Voleur d'amphores au fond des cirques. », « Ne pas fermer les yeux, écouter la chanson, compter les bouteilles au dessus du comptoir, observer la forme des verres, déchiffrer les affichettes, où subsiste encore ton écho. (p.89).

Les phrases écrites en italique gras, sont les paroles de la chanson *La nuit je mens*, d'Alain Bashung parue en 1998. La chanson évoque la résistance, la collaboration et plus généralement le mensonge.

³⁴ Alain Bashung, est un auteur-compositeur-interprète et comédien français d'origines bretonne et algérienne.

« [...] luttait contre les vibrations continues de la scie circulaire, contre celles de la chanson dans le vieux ghetto-blaster – **Rihanna**³⁵, **stay-**, [...] » (p.55). Stay, qui signifie, « reste » en Français, est une chanson de RnB de l'artiste barbadienne Rihanna en collaboration avec l'artiste américain d'indie pop Mikky Ekko. Enregistré en 2012. Le choix d'intégrer cette chanson dans le roman, n'est pas un hasard, c'est comme si pour retenir Simon, et l'empêcher de partir.

« [...] la radio propage la voix de Macy Gray ³⁶ qui chante en boucle **Shake your booty boys and girls, there is beauty in the world** » (p.265). La phrase en gras fait partie des paroles de la chanson *Beauty in the world*, (beauté dans le monde) c'est une chanson de l'Américaine chanteuse Macy Gray. Il est le premier single de son cinquième album, *The Sellout*.

5- L'emprunt

Dans ce roman, certains prénoms sont empruntés d'autres écrits, en effet, on retrouve le prénom de Juliette, qui nous rappelle la Juliette de William Shakespeare, dans sa tragédie *Romeo and Juliet*³⁷, dans *Roméo et Juliette*, la Juliette perd son Roméo, tout à fait comme dans *Réparer les Vivants*, Juliette perd son Simon pour toujours. Autre prénom emprunté : Alice, qui fait référence à *Alice aux pays des merveilles*³⁸, dans notre roman Alice découvre le monde de la transplantation pour la première fois, pour elle c'est un monde nouveau, merveilleux et effrayant à la fois.

³⁵ De son vrai nom Robyn Rihanna Fenty, née le 20 février 1988 à Saint Michael, est une chanteuse, actrice et réalisatrice barbadienne.

³⁶ Né Natalie Renée McIntyre le 6 Septembre, 1967. chanteur Américain de R & B, jazz et soul, compositeur, musicien, producteur de disques, et actrice, connue pour sa voix rauque distinctive, et un style de chant fortement influencé par Billie Holiday

³⁷ (*Romeo and Juliet*) est une tragédie-romantique de William Robert Shakespeare. Écrite vers le début de sa carrière, elle raconte l'histoire de deux jeunes amants dont la mort réconcilie leurs familles ennemies, les Montaigu et les Capulet.

³⁸ Les Aventures d'Alice au pays des merveilles (titre original : *Alice's Adventures in Wonderland*), fréquemment abrégé en *Alice au pays des merveilles*, est un roman écrit en 1865 par Lewis Carroll, nom de plume de Charles Lutwidge Dodgson. Le livre a été traduit en français pour la première fois en 1869 par la même maison d'édition (Macmillan and Co).

De plus, on remarque que dans ce roman, une certaine richesse anglo-saxonne, notamment pour le choix des noms des personnages, comme : Chris, Johan, Juliette ou encore Sean. Vivant dans un monde où la culture européenne laisse peu à peu sa place de leader à la culture anglaise et américaine, Maylis de Kerangal a voulu refléter cet aspect social. Le choix donc des noms propres pour les personnages, est tout à fait naturel, ces noms sont le reflet d'une culture en surcroît dans le pays au drapeau tricolore (la France), mais aussi parce que l'auteure a vécu un certain moment en Amérique, où elle a fait des études.

De nos jours, les jeunes glissent volontiers des mots et des expressions en anglais dans leurs discours, l'interférence entre l'Anglais et le Français dans ce roman est flagrante, qui est une caractéristique d'un roman purement contemporain :

« *Yes*, on va être des *kings* ! »

« *Yeah, the big wave riders*, des *kings* »

« *Let's go* »

« Tu m'entends, Simon, *my boy*, on est là »

« [...] qu'on lui raconte une histoire avec suspense, certes, mais *happy end* acidulé »

Comme on a pu le constater, ce roman est un carrefour de savoirs, il dévoile une intertextualité riche et variée. À travers son œuvre, l'auteure a prouvé l'existence d'un champ culturel d'une vaste ampleur, elle affirme dans une interview : « *C'est une façon de dire pour moi, que la langue, ma langue, la langue de ce roman, est que, en général, la littérature n'est pas dans une espèce d'auto construction, que les choses ne tombent pas du ciel, on écrit aussi en portant avec soi tout ce qui s'est écrit avant* ».

L'art de la peinture est aussi une notion représentative de notre roman et du thème de notre recherche, de par les nombreuses peintures qui traitent le thème de la vie après la mort, on dénotera une, en particulier, c'est une toile du peintre artiste Frida Kahlo, sa fresque a un lien étroit avec notre roman

6- Mettre en relation un récit et une œuvre picturale

Dans certains cas on peut trouver des peintures qui reflètent le contenu d'une oeuvre littéraire, et c'est ce dont il est question dans l'analyse qu'on va suivre ci-dessous :

La vie après la mort est une vision qui véhicule à travers divers domaines, effectivement, les arts font partis de ses véhicules préférés, depuis des siècles, elle est représentée sous divers aspects, là où elle est le plus représentée est dans la peinture, plusieurs peintres ont essayé à la représentation de *la vie après la mort* dans leurs toiles, chacun avec sa propre vision et parmi eux, on retrouve Frida Kahlo, artiste peintre qui a dédié l'une de ses oeuvres à ce thème, sa toile est tout particulièrement intéressante dans la mesure où elle représente notre thème mais aussi des éléments qui font parties de l'histoire de notre roman.



Les Deux Fridas³⁹

³⁹- Frida Kahlo, 1939 173.5 cm x 173 cm, Huile sur toile, Musée d'Art Moderne, Mexico

Biographie de l'artiste

Magdalena Frida Carmen Kahlo Calderon ou Frida Kahlo, voit le jour le 6 juillet 1907 à Coyoacan au Mexique. Elle est une artiste peintre mexicaine. A 18 ans, elle est victime d'un tragique accident de route qui lui laisse des cicatrices à vie, et elle a enduré de nombreuses interventions chirurgicales. C'est à l'aide d'un miroir, pendant sa convalescence qu'elle réalisera plusieurs autoportraits. Elle déclare : « Je me peins moi-même parce que j'ai beaucoup de temps seule et parce que je suis le motif que je connais le mieux ». Elle a également peint les membres de sa famille, des paysages, des natures mortes... Ses tableaux sont souvent multicolores, et représentent parfaitement des faits réels de sa vie personnelle, elle exprime toujours à travers ses toiles, sa douleur, son chagrin et ses peur. Elle épouse Diego Rivera en 1929, et divorcera 10 ans après pour se remarier un an plus tard. En 1939, son état commence à se dégénérer : elle a des douleurs à la colonne vertébrale ce qui lui fera réaliser en 1944, « La colonne brisée ». Lorsqu'elle peint « Les deux Frida », l'artiste met fin à sa relation avec son mari Diego en 1939, mais elle ne souhaite pas ce divorce et exprime sa douleur dans cette peinture. Elle est morte dans sa ville natale le 13 juillet 1954.

Description de la toile

Les Deux Fridas, est une huile sur toile, ce tableau est un double autoportrait en pied : c'est-à-dire que l'artiste est représentée deux fois et que tous les membres des personnages sont visibles. Les deux femmes sont grandeurs nature et assises sur un banc. Elles se tiennent la main. A l'arrière-plan, un ciel orageux occupe les deux tiers de l'espace de la toile.

La Frida de gauche : cet autoportrait représente Frida en robe traditionnelle mexicaine de mariée. Une déchirure au niveau de sa poitrine laisse apparaître son cœur écorché. Elle tente, à l'aide d'une pince, d'empêcher le sang de couler d'une de ses veines reliée à son cœur. Son visage est très pâle et le sang qui coule se mêle aux petites fleurs au bas de sa robe.

Quant à La Frida de droite : ce portrait-ci montre l'artiste avec le visage plus coloré, habillée dans une robe traditionnelle mexicaine, la Tehuana (robe qu'elle portait souvent quand elle vivait avec son mari). Cette Frida a les jambes écartées et la moustache plus marquée, ce qui lui donne une allure masculine et forte. Le cœur est intact, posé sur la blouse.

Elle tient dans sa main gauche le portrait miniature de son mari enfant, qui est relié, par une veine, à son cœur.

Frida, tout comme les personnage de notre roman, a vécu des moments difficiles au court de sa vie, et a du passé par une épreuve relativement difficile, elle, qui était tant attachée à son amour, son mari avec lequel elle partagea dix longues années de vie communes, a du divorcé et mettre fin à cette relation qui lui procurait tant de courage et de force, un amour qui restera à tout jamais gravé dans son coeur.

Le monde de cette artiste s'est donc prématurément effondré, une personne chère à son coeur l'a quitté, la ressemblance est flagrante avec les parents de Simon, qui eux aussi, ont du vivre leur séparation définitive avec leur fils, certes, il existe une nuance entre la mort d'une personne aimée et son simple départ, mais pouvons-nous vraiment considérer ces personnes qui désertent nos vies, comme étant toujours en vie dans notre existence ! Elles ne deviennent que des silhouettes qui hantent le passé de notre vie, maintenant oublié.

Comme nous ne cessons de le proclamer, la mort a divers visages, et l'un de ses visages est celui qui nous mène à une existence amère, dépourvue de toute joie de vivre, noyée dans le désespoir et la solitude, comme le fut Claire Méjan, sa maladie l'avait contraint à s'isoler dans sa maison et à couper tout contacte avec le monde extérieur, tel est aussi l'existence de Frida lors de son divorce.

Dans cette fresque, la Frida de gauche, mal au point, au teint pâle représente la Frida baissée, encaissant les dégâts de son divorce avec son bien aimé, sa robe blanche représente la femme mariée, la poitrine entrouverte sur son coeur qui semble mal en point, écorchée et baissée, représente la souffrance qu'elle a enduré, le blanc de sa robe représente la couleur par laquelle on honore les morts dans la tradition mexicaine.

Le ciseau qu'elle tient dans sa main droite, qui obstrue l'écoulement du sang qui vient de l'une de ses veines, il rappelle le matériel médicale qui a servi lors de l'opération de Simon, cette image reflète le début du changement, le premier geste du renouveau, de la renaissance, la Frida de droite arbore un teint de peau plus lumineux et radieux, portant des habits gais et colorés, qui reflètent certainement la guetté, les moustaches apparentes, marquent la virilité et la force de la nouvelle Frida, son coeur semble être réparé, les écorchures et les blessures n'y

sont plus, elle garde néanmoins une veine attachée à la Frida de gauche, l'ancienne Frida qui marque sa liaison avec son passé, la nouvelle Frida tient dans sa main gauche un petit portrait qui pourrait être celui de son mari, comme ci pour lui rendre hommage.

Dans les deux représentations, les deux Fridas se tiennent la main, une manière d'exprimer son éternel rattachement à son passé, et à ses valeurs, elle avait déclaré lors d'un entretien : « *Je ne suis pas malade. Je suis brisée. Mais je me sens heureuse de continuer à vivre, tant qu'il me sera possible de peindre.* ». Son passé l'a donc aidé à dépasser cette épreuve, et c'est pour cette raison que la veine et les mains restent liés dans cette fresque. Frida présente des traits similaires avec les personnages de « Réparer les Vivants », elle aurait même pu être un personnage adéquat dans le roman de Maylis de Kerangal, ne serait-ce que par son vécu, le fait d'avoir pu se réparer et de retrouver l'espoir, lui procure des ressemblances surtout avec Claire Méjan, qui comme notre artiste peintre, a retrouvé le goût à la vie mais gardera toujours des cicatrices du passé.

Frida utilise des organes pour exprimer sa souffrance, ce qui est lié aux multiples interventions chirurgicales qu'elle a subies. La souffrance est omniprésente dans ce tableau, depuis le cœur écorché au ciel orageux, qui pourrait symboliser le tourment de son esprit. Dans ce tableau, la douleur est aussi bien physique que mentale. Chaque élément de ce tableau a une signification, qui nous ramène à la souffrance de l'artiste. Et comme Frida a réalisé cette fresque après son divorce, Maylis de Kerangal, elle aussi a écrit *Réparer les vivants* suite à un moment douloureux de sa vie : « *Le livre s'est imposé parce que j'ai vécu une série de deuils rapprochés.* »

D'après cette œuvre d'art, on peut clairement déduire qu'elle reflète parfaitement notre thème de recherche, qui est : *La vie après la mort*. De quelle façon ? Et bien dans le fait qu'on ressuscite quelqu'un, en le rendant à la vie. En effet, dans cette toile, la Frida de gauche est pratiquement mourante, de part sa robe teintée en blanc, qui reflète l'habit traditionnel des morts avant de les enterrer, son visage pâle dépourvu de toute couleur, et principalement de son cœur qui apparaît déchiré et mal au point. Cependant, elle est liée par la Frida de droite par le biais d'une veine, cette deuxième Frida, contrairement à celle de gauche, paraît saine et en bonne santé, et la couleur de ses joues le montre bien, la robe qu'elle porte est mélangée de couleurs vives suivant son humeur, on aperçoit même sa moustache au dessus de la lèvre supérieure, qui représente un signe de vie. De plus son cœur est apparu entier, un cœur intact

et en belle forme. Ici, on peut déduire que le cœur dans cette toile est mis à l'état nu, il est dévoilé et bien dessiné, il est certainement l'élément central de cette représentation, tout à fait comme le cœur dans notre roman, qui occupe une place très importante voire primordiale au déroulement des événements.

Nous pouvons donc envisager que cette dernière Frida, essaye d'aider la Frida de gauche afin de lui redonner vie, cela nous fait rappeler Simon Limbres, qui a redonné vie à Claire, en lui donnant son cœur en bon état. Cet acte de convalescence, d'empathie et de pure humanisme, est représenté dans la toile par le fait que les deux Fridas se tiennent par la main, ceci nous montre la solidarité qu'une personne peut avoir avec une autre au point de donner de soi pour la rendre meilleure.

Conclusion Générale

Conclusion générale

Réparer les vivants est une occasion pour son auteur de nous présenter un thème qui ne cesse de prendre de l'ampleur à notre époque, le don d'organes est un acte humanitaire qui sauve chaque année des centaines de vies, mais au delà de la simple histoire qui nous a fait connaître Simon Limbres, ce surfeur au coeur tant convoité, on trouve une histoire poignante, qui cache un autre thème bien plus complexe que le don d'organes.

On a pu voir que la vie après la mort est une entité, durant tout notre travail on a pu prouver que la vie après la mort existe bel et bien, elle est cette aptitude à pouvoir se relever après un échec, à retrouver un espoir perdu, et à voir une relation quelle qu'elle soit revivre et revoir le jour avec la même flamme que le fut par le temps, c'est aussi cette faculté par laquelle on reprend goût à la vie, c'est principalement à travers la thématique que son existence nous fut révéler, c'est le cas de Claire Méjan à travers laquelle on a analysé sa résurrection et sa vie après sa mort, elle qui avait perdu toute envie de vivre, on a vu que la vie après la mort existe sous divers aspects.

Notre sujet, n'est certainement pas des plus faciles, c'est un thème d'une grande délicatesse, il le fut aussi pour Maylis de Kerangal, d'ailleurs c'est en partie à travers les personnages de cette auteure qu'on a pu expliquer comment la vie après la mort est racontée, à travers la vie de ces différents personnages, par leur faculté à toujours se relever face aux intempéries que leur réservait leur vies, la vie après la mort est représentée d'une manière implicite, chaque personnage en fait les frais, on a pu déceler aussi les indices que l'auteure semait tout au long du chemin que fut notre lecture du roman, aussi bien par ses références au Christ que par les vies attribuées à chacun de ses personnages.

La vie après la mort est aussi narrée à travers les arts, que ce soit la musique ou la peinture, l'auteure a truffé son roman par de petites références à des films ou des chansons qui parlent de la mort ou de la vie, et qui abordent tout aussi implicitement le thème de la vie après la mort.

Ne pouvant nous résigner à passer aux travers des mythologies du monde, nous avons entrepris de transposer notre thème de recherche avec les thèmes principaux de *Réparer les vivants*, dans le seul but de voir s'il existe une ressemblance entre les deux, et d'essayer de

prouver l'existence de la vie après la mort dans les mythologies, en abordant divers mythe qui traitent de la faculté à ressusciter, ou des personnages à avoir rendus visite aux domaines des morts et revus indemnes, bien vivants, nous avons donc prouvé que la vie après la mort existe bel et bien dans les mythologies.

L'intertextualité nous a aussi permis de voir la portée de la vie après la mort au delà de l'intra-texte, elle a été présente dans les éléments périphériques du roman et vient par conséquence consolider la manière implicite dont l'auteure nous a insinué l'existence de cette croyance, qui est la vie après la mort.

Il ne fait nul doute que l'auteure s'est penchée sur la question de la vie après la mort, qu'elle la raconte de sorte que chaque lecteur dont le chemin l'aurait mené vers ce roman puisse croire en cette croyance et toujours garder espoir à un lendemain meilleur, mais l'auteur avait-elle placé d'autres indices sur la vie après la mort dans son oeuvre ? Ou encore, a-t-elle abordé une autre croyance autre que celle qui a fait l'objet de notre analyse ?

D'autres études peuvent se poursuivre ou être appliquées sur ce roman, et celles qui rodent dans notre esprit est la suivante : si l'auteur, tout au long de son roman défend l'existence de la vie après la mort et la revendique à travers ses personnages, et que cette croyance atteste de l'existence d'une forme de renaissance, pourrions nous déceler des indices ? Ou même mieux, aboutir vers une autre croyance celle de la vie éternelle, cette question serait sans doute le point de départ d'une analyse qui aboutira vers un résultat certainement convainquant.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I) CORPUS

DE KERANGAL Maylis, *Réparer les vivants*, Paris, éd : Verticales Gallimard, 2014

II) AUTRES OEUVRES DE MAYLIS DE KERANGAL :

Je marche sous un ciel de traîne, Paris, éd : Verticales Gallimard, 2000

La Vie voyageuse, Paris, éd : Verticales Gallimard, 2003

Ni fleurs ni couronnes, Paris, éd : Verticales Gallimard, 2006

Dans les rapides, Paris, éd : Gallimard, 2007

Corniche Kennedy, Paris, éd: Verticales Gallimard, 2008

Naissance d'un pont, Paris, éd : Verticales Gallimard, 2010

Tangente vers l'est, Paris, éd : Verticales Gallimard, 2012

A ce stade de la nuit, Paris, éd : Guérin, 2014

III) OUVRAGES THÉORIQUES

Vincent Jouve, *La poétique du roman*, éditions ARMAND COLIN, France, 2003

Genette Gérard, *Figure III*, Paris, Seuil, 1972.

Genette Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983.

Genette Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Le Seuil, 1982.

Kristéva Julia, *Simiotiké, recherche pour une sémanalyse*, Paris, Le Seuil, Coll. Points, 1978.

Lukács Georges, *La théorie du roman*, Paris, Denoël, 1968.

Reuter Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Bordas, 1991.

Riffaterre Michaël, *La production du texte*, Paris, Le Seuil, 1979.

Genette Gérard, *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil, 1979.

Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001

Bourdieu Pierre, *Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

Barthes Roland, *Introduction à l'analyse structurale des récits, poétique du récit*, Paris, le Seuil, 1981.

IV) AUTRES OUVRAGES

Hiérothéos Vlachos, *La vie après la mort*, éditions L'Age d'Homme, Lausanne Suisse, 2002.

Dr. Douglas M. Baker, *La vie après la mort*, éditions Copyright, 1992

Jacques Desautels, *Dieux et mythes de la Grèce ancienne*, éditions Les Presses de l'Université Laval, Canada, 1988.

V) SITOGRAPHIE

http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/pdf/reparerlesvivants_total.pdf

<http://www.lefigaro.fr/livres/2014/01/15/03005-20140115ARTFIG00488--reparer-les-vivants-cest-mon-corps.php>

<https://www.franceinter.fr/personnes/maylis-de-kerangal>

<http://mythologica.fr/grec/enfers.htm>

VI) THÈSES ET MÉMOIRES CONSULTÉS

BETCHINE Islam Abdessamad, *D'une omniprésence de la mort à la primauté de la vie*, dans *l'Equation africaine* de Yasmina Khadra, mémoire de master, université Mentouri Constantine, 2011.

ANNEXES

<http://www.magiemetapsychique.org/t12-info-la-vie-apres-la-mort-sous-l-antiquite-grecque#axzz4BDiZKrc1>

La vie après la mort sous l'antiquité grecque.

Que se passe t-il après la mort ?

Dans toutes les civilisations la mort a fait l'objet de l'instauration d'un culte religieux.

Pour beaucoup, la mort n'est pas une fin, mais un passage dans un autre monde.

Cette idée peut être rassurante, mais elle a aussi pour but de donner une ligne de conduite aux vivants car après la mort les méchants sont châtiés et les bons récompensés.

Chez les grecs anciens, les funérailles se déroulaient la nuit pour ne pas déranger les dieux. Elles s'accompagnaient d'une procession de la famille et de pleureuses jusqu'à l'inhumation du défunt.

Avant de l'enterrer ou de l'incinérer, on plaçait une pièce dans la bouche du mort.

La famille lui rendait un culte en faisant des sacrifices sur l'autel du foyer à des dates anniversaires, ou en versant des aliments dans un orifice de la pierre tombale.

Un culte bien fait empêchait que le fantôme du défunt vienne tourmenter les vivants, ou que les dieux punissent la famille fautive.

Après sa mise au tombeau, l'âme est conduite par **Hermès** jusqu'à l'entrée du *royaume des morts, l'Enfer, ou l'Hadès*.

L'idée populaire était que l'âme demeurait à **Hadès** mais qu'un double restait près de la famille...

L'âme du défunt entreprend un long voyage.

A leur mort les âmes des défunts sont guidées par **hermès** vers l'entrée des enfers.

Hermès prend en charge le défunt dès sa mort, il doit convaincre l'âme d'entreprendre ce long voyage sans retour.

Il les guide à travers les crevasses et les précipice sans fond et les laisse devant le fleuve **Styx** (ou Achéron suivant les sources) la frontière entre les deux mondes.



Parmis toutes les fonctions qui lui sont attribuées, Hermès est un dieu psychopompe, c'est à dire qu'il guide les âmes vers l'enfer. Il sert aussi de messager entre le ciel et l'enfer. La plupart des religions ont leur divinité psychopompe: Ganes dans l'hindouisme, Anubis en Egypte, les Walkyries qui guident les morts vers le Valhalla et l'archange saint Michel dans la religion catholique.

La porte d'Hadès se trouve sur l'autre berge du fleuve. Le défunt doit prendre la barque du **Nocher Charon** qui pour cela demande la pièce avec laquelle il a été enterré. Hermès en personne remet la pièce au vieux passeur avant de partir.

Les morts sans le sou et sans sépulture doivent attendre 100 ans avant de pouvoir traverser. Après avoir ramé jusqu'à l'autre rive, le défunt arrive aux portes du royaume du mort, gardé par le monstrueux **Cerbère**.

Né de l'union de Typhon et Echida, son rôle est d'empêcher les vivants d'entrer dans le royaume des morts et d'empêcher les défunts de sortir. D'ordinaire on le décrit comme un chien à trois têtes mais on lui en attribue parfois 50 ou 100 têtes. Il terrifie les malheureux qui croisent son chemin avec les serpents qui se dressent sur son dos et sa queue de dragon. Il est si hideux qu'il transforme en pierre ceux qui osent le regarder. Cerbère laisse entrer le défunt en échange d'un gâteau de miel.

L'entrée débouche sur un monstrueux sentier ou chemin qui mène les âmes vers leur jugement: **le vestibule des enfers**.

Cet endroit est peuplé des spectres effrayants. C'est là que la Douleur, le Deuil, les Remords, les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Terreur, la Famine, mauvaise conseillère, la honteuse Indigence, la Fatigue, l'Épuisement, la Mort ont élu domicile. En ce lieu se trouvent encore beaucoup d'autres spectres monstrueux de toute espèce et de toute conformation : ils représentent des centaures, des êtres hybrides, des géants aux cent bras, l'Hydre de Lerne, une Chimère qui vomit des flammes et pousse d'horribles sifflements, des Gorgones, des Harpyes, des hommes composés de trois corps réunis en un seul.

Arrivé à destination, l'âme du défunt est jugée.

3 juges infernaux examinent les âmes dans les champs de vérité, ce sont les fils de Zeus: **Minos, Éaque et Rhadamanthe**.

Ils retracent avec précision la vie entière du défunt et rendent leur jugement.

Selon les écrits c'est Minos qui est assis sur le siège le plus élevé ou Hadès.

Éaque et Rhadamanthe siègent à leur côté. Minos ou Hadès n'interviennent que pour départager.

Les peines infligées sont proportionnelles aux fautes commises. Les peines inexpiables doivent être purgées pour l'éternité, les fautes moins graves sont punies provisoirement (comme le purgatoire chrétien).

Le monde infernal:

Situé dans les profondeurs lointaines de la terre il est entouré de 4 fleuves:

On distingue 4 régions principales: L'Érébe, L'enfer des damnés, le Tartare et les Champs-Élysées.

L'Érébe: C'est la région la plus proche de la terre, la région de Cerbère où les âmes infortunées ou sans sépulture errent pendant 100 ans.

L'enfer des damnés: C'est dans cette région aride et rocheuse que les fautes sont expiées. Là on se faisait entendre les cris de douleur et de lamentations. Elle était entourée d'une barrière infranchissable de fleuves et marécages qui ne laissait aucune chance de fuite aux âmes.

le Tartare: C'est la prison des dieux. Environné de 3 murs d'airain, il soutenait les vastes

fondements de la terre et des mers. C'est là qu'étaient enfermés les titans, les géants et autres dieux vaincus. C'est là aussi qu'était le palais du maître des lieux Hadès.

Les Champs Elysées: C'est là où séjournent les âmes vertueuses. Il y régnait un printemps éternel dans un paysage verdoyant.

HADES (ou Pluton chez les romains) maître incontesté des enfers:

Hadès est le frère de Zeus et Poséidon fils de Chronos et de Rhéa. Après leur victoire contre les Titans les trois frères se partagèrent le monde. Hadès pris en charge les enfers. À cause de sa laideur ou de la dureté de ses traits, aucune déesse ne consentit à partager sa couronne. C'est pourquoi il résolut d'enlever Proserpine, et il en fit son épouse

Pluton est ordinairement représenté avec une barbe épaisse et un air sévère. Souvent, il porte son casque, présent des Cyclopes, et dont la propriété était de le rendre invisible ; parfois, il a le front ceint d'une couronne d'ébène, ou de capillaire, ou de narcisse. Lorsqu'il est assis sur son trône d'ébène ou de soufre, il tient de la main droite soit un sceptre noir, soit une fourche ou une pique. Quelquefois, il tient des clés dans ses mains, pour exprimer que les portes de la vie sont fermées sans retour à ceux qui parviennent dans son empire.

On le représente aussi dans un char traîné par quatre chevaux noirs et fougueux.

L'attribut qu'on voit le plus souvent auprès de lui, c'est le cyprès, dont le feuillage sombre exprime mélancolie et la douleur. Les prêtres de ce dieu s'en faisaient des couronnes et en parsemaient leurs vêtements dans les sacrifices.

Son palais se trouve au centre du Tartare (pilier des fondements de la terre et des mers).

Des trois dieux souverains qui gouvernent le monde, il est le seul qui n'ait jamais à craindre l'insubordination ou la désobéissance, le seul dont l'autorité soit universellement reconnue.

Il y avait très peu de lieux de culte qui lui étaient destinés. Le seul notable se situe à Elis dans le nord ouest du Péloponnèse et un autre à Eleusis. On lui sacrifiait des brebis ou des taureaux noirs durant la nuit Uniquement. Euripide indique qu' Hadès ne faisait pas l'objet de libations rituelles.



Les mystères d'Eleusis: l'initiation au cycle de la vie et de la mort:

La cité d'Éleusis située à 20 kilomètres d'Athènes doit sa réputation aux *mystères* (nom donné à l'initiation), culte donné à *Déméter* et *Coré*. À l'origine c'est un culte agraire mais *c'est* devenu une initiation au cycle de la vie et de la mort. Pendant un millénaire, des fêtes aux rites secrets attirent de très nombreux curieux et candidats à l'initiation. Les Mystes (ou initiés) qui participent aux cérémonies peuvent prétendre à une vie meilleure sur terre, mais aussi dans l'au-delà. Les initiations consistent à mettre en scène un parcours symbolique dans l'obscurité permettant d'accéder au séjour des morts. Après cette cérémonie très secrète (celui qui dévoile les secrets est puni de mort), l'initié vit dans la félicité car il a percé le mystère de la mort et n'a plus peur de vivre.

L'origine du culte: Déméter a une fille Proserpine qui est enlevée par Hadès, celle-ci refuse de fertiliser la terre tant qu'elle n'a pas sa fille à ses côtés. Zeus assez inquiet pour les hommes intervient et trouve un compromis avec Hadès. Coré restera 6 mois avec Hadès et 6 mois avec Déméter. La terre sera donc fertilisée la moitié de l'année! (D'où le cycle des saisons, la mort et la renaissance de la nature.).

A Rome on honore les défunts:

Le monde romain ne se soucie pas trop de l'au-delà mais fait très attention à ce que les esprits des défunts soient honorés sinon gare à leur colère! Des offrandes ont pour fonction de garder les relations harmonieuses avec les morts.

Pendant 9 jours (les parentales) du 13 au 21 février les défunts (les manes) rendent visite pacifiquement à leur descendance. La parentalie comporte des hommages pieux, des sacrifices et un repas familial. Les temples ferment leurs portes, la ville est abandonnée aux défunts. La fin des parentales correspond au dernier mois du calendrier romain.

On dit qu'une année cette fête a été oubliée, les morts sont venus troubler le sommeil des vivants. Les dieux indignés par cette négligence ont provoqué épidémies et autres catastrophes. Les survivants se rappelèrent à leur devoir et tout rentra dans l'ordre.

Les Romains honorent leurs proches disparus mais n'oublie pas le mort étranger, par exemple ceux qui reposent sur une terre nouvellement acquise (il faut rester en bon terme avec ses voisins!).

D'un côté on honorait les défunts mais on éloignait les nécropoles de l'enceinte sacrée de la ville. 3 jours dans l'année on pratique les rites de Lemuria pour chasser les esprits malfaisants des maisons (les lémures). Le pater familias jette en pâture des fèves (symbole des âmes) aux lémures; s'en nourrissant les fantômes épargnent les vivants.



Relay des voyageurs lecteurs - 2014

Grand Prix RTL- Lire - 2014

France Culture- Télérama - 2014

Médicis - Général - 2010

Note moyenne 3.84 /5 (sur 2417 notes)

22 Livres, 736 Critiques

BIOGRAPHIE & INFORMATIONS

Nationalité : France

Né(e) à : Toulon , le 16/06/1967

Biographie :

Maylis de Kerangal a grandi au Havre et ce lieu a servi de décor à un de ses romans.

Maylis de Kerangal a été éditrice pour les Éditions du Baron perché et a longtemps travaillé avec Pierre Marchand aux Guides Gallimard puis à la jeunesse.

Elle est l'auteur aux Éditions Verticales de deux romans, "Je marche sous un ciel de traîne" (2000) et "La Vie voyageuse" (2003) et d'un recueil de nouvelles très remarqué: "Ni fleurs ni couronnes" (2006) dont l'une des nouvelles a été adaptée au cinéma ("Eaux troubles", court métrage de Charlotte Erlih, Why Not productions, 2008, 20 min).

Son roman "Corniche Kennedy" (2008) a été unanimement salué par la presse et le grand public et dans la sélection de nombreux prix (Médicis, Femina, Wepler, France Culture/Télérama, prix Murat).

Le 3 novembre 2010, elle remporte au premier tour le prix Médicis pour son roman "Naissance d'un pont". Le livre est la même année en sélection pour les prix Femina, Goncourt et Flore.

Elle reçoit en 2012 le prix Landerneau pour son roman "Tangentes vers l'est" (éditions Verticales).

En 2014, elle reçoit pour "Réparer les vivants" le prix Orange du livre, le Prix RTL-LIRE, le prix relay des voyageurs et le prix des lecteurs de l'Express-BFM TV, roman adapté au cinéma par Katell Quillévéré avec Émmanuelle Seigner et Anne Dorval.

Elle publie À ce stade de la nuit en 2014 (Éditions Guérin) puis Un chemin de table en 2016 (Le Seuil, collection « Raconter la vie »).

Source : divers + wikipedia, www.editions-verticales.com

AJOUTER DES INFORMATIONS

« Réparer les vivants » de Maylis de Kerangal : prix du livre « L'Express » 2014 !



Je vous avais livré cette chronique sur ce blog le 3 mars dernier, et je la ressors ce jour pour le prix du livre « L'Express », attribué à celle qui était notre présidente du jury en 2011 ! Je n'aurai qu'un mot : bravo à Maylis de Kerangal, qui, en

plus d'être un écrivain de talent, est également une personne charmante avec qui l'on a plaisir à converser, en toute simplicité !

Le titre du livre est emprunté à une expression de Tchekhov, *enterrer les morts, réparer les vivants*, une expression où réside en peu de mots l'essentiel du sujet de ce roman : la mort clinique et la transplantation d'organes. Simon Limbres est un jeune de dix-neuf ans, passionné de surf et qui, en ce dimanche matin hivernal, a décidé d'aller « faire une session », c'est à dire profiter de la marée, des vagues, de cet équilibre toujours fragile qui fait que l'on se concerte jusqu'au dernier moment. Un texto sur le portable qui laisse Juliette, sa petite amie, seule pour finir sa journée alors qu'elle avait d'autres plans, ses parents absents tout un

week-end, une opportunité pas si fréquente que ça.



Mais Simon tient bon, ils se chamaillent, se quittent fâchés, et Juliette ne reverra jamais son amant. La session se passe bien mais, sur le chemin du retour, la fatigue aidant, c'est l'accident. Simon est éjecté de la camionnette, lui qui était le seul à ne pas porter de ceinture, et c'est l'arrivée aux urgences, direction la réanimation, où travaille Pierre Révol le médecin de garde. Mort cérébrale, le diagnostic est établi, il sera confirmé plus tard par les examens d'usage, et le processus de la transplantation va pouvoir démarrer, avec, en première ligne, Thomas Rémige, l'infirmier qui s'occupe plus particulièrement de cette question, Thomas Rémige qui tient un rôle éminemment difficile : vérifier qu'il n'y a pas d'obstacle au don, vérifier que Simon n'a pas exprimé d'opposition au don d'organe de son vivant, vérifier, enfin et surtout, que les parents ne s'y opposent pas.

Sur ce sujet éminemment difficile à aborder, tant sur le plan humain que littéraire, Maylis de Kerangal évite tout pathos. Les descriptions d'ordre médical sont particulièrement précises (et justes, ce qui est loin d'être simple pour qui est étranger à ce milieu !), et, paradoxalement, le roman est plus un hymne à la vie, à sa fragilité, un message destiné à vivre pleinement les moments forts qui nous viennent plutôt que de nous lamenter (ce que nous sommes fréquemment enclins à faire, nous autres français !). Et cet hymne à la vie est également un hommage rendu au don d'organe, cette étape particulièrement difficile à vivre pour les proches mais qui permet, bien souvent, de « réparer les vivants » afin de leur redonner une nouvelle chance dans la vie !

Benoît

Marianne, tu m'as appelé. Illico fond en larmes – chimie de la douleur – incapable d'articuler un mot tandis qu'il prononce à nouveau : Marianne ? Marianne ? Sans doute dut-

il croire que l'écho de la mer à l'étroit dans la darse brouillait son écoute, sans doute dut-il confondre la friture sur les ondes, et la bave, la morve, les larmes tandis qu'elle se mordait le dos de la main, tétanisée par l'horreur que lui inspirait brusquement cette voix tant aimée, familière comme seule une voix sait l'être mais devenue soudain étrangère, abominablement étrangère, puisque surgie d'un espace-temps où l'accident de Simon n'avait jamais eu lieu, un monde intact situé à des années-lumière de ce café vide; et elle dissonait maintenant, cette voix, elle désorchestrait le monde, elle lui déchirait le cerveau: c'était la voix de la vie d'avant.

Maylis de Kerangal, « Réparer les vivants », éd. Verticales, 18,90 €

**Maylis de Kerangal : “A l’origine d’un roman, j’ai toujours des désirs très physiques,
matériels”**



A l'introspection, la lauréate du Roman des étudiants France Culture-Télérama préfère la vie des autres. Elle s'en empare, d'une écriture précise, ardente.

Dès la rentrée littéraire de janvier, nous avons été transportés par ce souffle, cet art de prendre à bras-le-corps un sujet fragile et essentiel – la transplantation cardiaque – pour en faire une chanson de geste sur la transmission sous toutes ses formes. Joie que les trois cents jurés-étudiants du Roman des étudiants France Culture-Télérama aient couronné *Réparer les vivants*, confirmant le destin de ce livre que nous disions promis à circuler de corps en corps, de cerveau en cerveau, porteur d'une grande force de vie.

Maylis de Kerangal avait déjà donné à entendre sa musique ardente avec *Corniche Kennedy* (2008), son sixième livre, où elle mettait en scène les plongeurs périlleux d'adolescents décidés à « *coïncider avec tout ce qui respire* » (1). Puis, sursaut, propulsion, éclosion, elle avait écrit *Naissance d'un pont* (2010, prix Médicis), sur le désir et la peur sur un chantier autoroutier. Vint ensuite *Tangente vers l'est* (2012), histoire d'amour sans paroles dans le Transsibérien, où elle impulsait un rythme de tambour baroque à son récit toujours plus sûr et sensoriel. Dans la vie, Maylis de Kerangal (née en 1967) parle avec la même passion et le même élan, vite et bien. Rencontre avec une femme pressée. Pressée, ce matin-là, de prendre son train pour La Rochelle, où elle est invitée par une classe de collégiens. Pressée de prendre son temps pour les autres.

Dans le cadre du Roman des étudiants France Culture-Télérama, vous avez participé à plusieurs rencontres avec des étudiants. Que vous ont-ils appris ?

Ce qui m'a frappée, c'est que leurs questions étaient détachées du sujet du livre : je ne me

souviens pas qu'ils m'aient interrogée sur la greffe, sur le don d'organes. Ce qui les intéressait vraiment, c'était la pratique littéraire, la naissance d'une langue, comment l'écriture met le livre en orbite. Cela m'a surprise, cette façon de se décoller de l'histoire. J'ai trouvé extraordinaire qu'ils envisagent toujours le livre par le haut, non pas simplement comme un récit, mais en s'intéressant aux enjeux de langue et d'écriture.

J'ai toujours aimé le contact direct avec le lecteur. Souvent, je vais dans les collèges ou les lycées rencontrer des élèves qui n'ont jamais croisé d'auteurs vivants. C'est pour moi une façon d'incarner auprès d'eux l'idée qu'il y a des gens qui écrivent aujourd'hui. Il est intéressant de voir que ces jeunes lecteurs associent énormément la figure de l'auteur et la figure du héros ; je me souviens par exemple que, pour *Corniche Kennedy*, ils me demandaient souvent si je faisais du plongeon comme les personnages. Cela me renvoie à la façon dont moi, Maylis, suis présente dans mes livres, et aux dispositifs et aux évitements que je mets en place pour y apparaître ou en disparaître.

“Je n'ai pas le culte de l'auteur travaillant seul dans sa tour d'ivoire.”

Quelle a été votre formation ?

J'ai fait une hypokhâgne et deux khâgnes, puis de l'histoire et de la philo, et ensuite de l'ethnologie. Ma maîtrise portait sur les cartographes, les cosmographies de la Renaissance, j'ai passé un an au département des Cartes et plans à la bibliothèque Richelieu, un souvenir inoubliable. Et après je suis allée à l'Ecole des hautes études pour faire de l'anthropologie. Je ne vais pas prétendre que je suis autodidacte, mais les enjeux que posaient les questions littéraires, je les ignorais : ce n'était pas ma formation, mon milieu.

Loin de l'autofiction, vos romans parlent beaucoup du collectif, du groupe. Cette notion a toujours été importante pour vous ?

J'ai quitté ma famille à 18 ans ; j'habitais au Havre, je suis venue à Paris pour faire hypokhâgne. Dans les classes préparatoires, des groupes se forment inmanquablement, on recherche des formes de solidité. J'aimais ces histoires amicales de bandes. On a fait des voyages, on est allés en Roumanie au moment de la chute de Ceausescu... Puis, en 1990, je suis entrée aux éditions Gallimard pour m'occuper de guides de voyage. Le travail dans cette équipe, qui fonctionnait vraiment comme un collectif, a structuré mes 25 ans. Aujourd'hui, je fais partie du collectif Inculte (2) on publie des livres ensemble. M'intéressent l'échange, la parole, la façon dont on peut creuser les choses, réfléchir à plusieurs. Ça ne peut que nous « augmenter ». Je n'ai pas du tout le culte de l'auteur travaillant seul dans sa tour d'ivoire. Mes embarquées sont souvent collectives, parce que l'écriture est effectivement un métier assez solitaire. Pour écrire, je suis forcée de me retrancher dans un espace-temps protégé, alors je conserve ces fenêtres sur le collectif, qui permettent de recharger ma présence au monde.

“J'ai trouvé une très grande joie dans la description.”

Ce mouvement entre l'intérieur et l'extérieur est omniprésent dans vos livres...

A un moment donné, j'ai identifié une piste. Après mes deux premiers romans, tous les deux écrits avec un « je » narratif, quelque chose s'est déchiré et éclairci en même temps : le refus de passer par l'introspection. Quelque chose alors s'est ouvert, que j'ai conservé. Je me suis calée dans une écriture où je décris tout ce qui se passe. J'ai trouvé une très grande joie dans la description. Les personnages sont présents et s'incarnent par ce qu'ils montrent. C'est une écriture phénoménologique, qui prend en compte tout ce qui se manifeste. J'avais lu un livre de Jean-Louis Chrétien, *La Joie spacieuse* (éd. de Minit), qui dit que les corps sont les messagers des psychés, que les gestes sont les porte-parole des intériorités. J'ai senti une forme de liberté à pouvoir poétiser la matière, une justesse et une confiance. A partir de là, tous mes livres se sont écrits sur ce mode.

Le plongeon (*Corniche Kennedy*), la vie d'un chantier (*Naissance d'un pont*), le don d'organes (*Réparer les vivants*) : les sujets de vos romans ne semblent pas d'emblée romanesques...

C'est vrai que rarement on se lève en se disant : « Tiens, je vais faire un roman sur les transplantations cardiaques ! » Pour moi, le choix d'un sujet est toujours amorcé par un désir de matière. Où est-ce que je veux me placer pendant un certain temps de travail : dans le lent, dans le rapide, dans le clair, dans le sombre ? Pour *Corniche Kennedy*, je savais que je voulais écrire un livre minéral, solaire, dehors, avec de la jeunesse, des silhouettes, des climats, des matières, une animalité. La figure du plongeon s'est imposée à partir de tout ça. Même chose pour *Naissance d'un pont* : je me disais que ce serait génial d'écrire une épopée, mais sans la guerre. Et c'est devenu ce livre du dehors, des paysages, de la forêt, le chantier du pont a pris en charge toute la matière et après, la narration l'a organisée. A l'origine d'un roman, j'ai toujours des désirs très physiques, matériels. Et une envie d'espaces. Tant qu'il n'y a pas les espaces, il n'y a pas de livre possible.



Vous avez écrit votre premier livre alors que vous viviez à l'étranger, dans le Colorado. Aviez-vous besoin de cet exil pour devenir écrivain ?

Etranger, pour moi, est un mot pivot. D'abord, parce que je suis toujours a priori très étrangère aux sujets que traitent mes livres. C'est par la méconnaissance que j'en ai, par la pauvreté qui est la mienne que j'inscris le geste littéraire. J'aime aussi rapatrier dans la langue littéraire des mots étrangers à la littérature : le langage des chantiers, de la médecine, des ados. Un jour, je me suis retrouvée à Arles, au collège des traducteurs, et quelqu'un m'a interpellée : « Mais vous n'êtes pas traductrice, que faites-vous là ? » Pour rire, j'ai répliqué : « Si, je suis traductrice ! » Puis j'ai réfléchi à cette plaisanterie : oui, j'étais traductrice, en ce sens que je traduis mon français – je ne parle pas comme j'écris. Parfois, quand je regarde mon livre une fois qu'il est rédigé, les phrases me paraissent étrangères. Je les ai écrites, mais elles ont été produites dans un moment de traduction, qui passe par un enrichissement : aller chercher de la préciosité, le mot rare, le faire affleurer de l'oralité. Cela donne ce français étranger, ce français qui n'est pas ma langue maternelle.

Votre écriture est très musicale. Avez-vous fait de la musique ?

Non. A part un peu de chant jazz pendant trois ou quatre ans. J'aime beaucoup ça. Mais c'est vrai que je règle tous mes livres à l'oreille. Je relis tout à voix haute, et grâce à cela, je stabilise le texte. Je me dis : là, ça meurt un peu, ou, au contraire, il faut calmer le jeu, ce n'est pas la peine de cavalier comme ça. Ce que chante un livre est aussi ce qui infuse encore après qu'il est fermé, comme une poudre, un pollen qui se répand. C'est ce qui reste, et qui s'inscrit dans la mémoire collective.

“J'essaie de dire aux collégiens que la lecture est une création.”

Vous avez aussi été éditrice de livres pour enfants. Quel regard portez-vous sur la polémique autour du livre *Tous à poil !* ?

Cette idée d'ordre moral, je la trouve régressive. C'est regarder les choses par le bas. Pour moi, représenter des corps humains dans leur diversité d'âge est plutôt vertueux. *Tous à poil !* (éd. du Rouergue) est un livre où il n'y a plus aucun code jeune/vieux/beau/moche. L'aspect transgressif du livre, qui serait de montrer la nudité, peut être converti en volonté de sensibiliser le regard des enfants sur des corps qui ne sont pas ceux qu'on leur montre tout le temps. Et puis j'étais assez consternée, d'un point de vue politique, qu'on aille créer un incident en laissant penser que ce livre était recommandé par l'Education nationale, ce qui est faux. Ce livre, l'éditeur l'a assumé seul, sans argent public, et s'il a été sur quelques listes de bibliothèques, tant mieux. Cette polémique n'a pas d'autre intérêt que d'avoir fait un peu de publicité à cet album. Et ça, c'est bien.

Vous avez quatre enfants. Cherchez-vous à leur transmettre le goût de la littérature ?

J'essaie qu'ils s'approprient cela par eux-mêmes. Mais le moment arrive où, si on ne lit pas du tout, on ne lira jamais ; il y a vraiment une fenêtre à ne pas rater. Personnellement, c'est l'école, surtout le collège et le lycée qui m'ont pourvue en grands textes. Je ne vois pas quel adolescent de 14 ans irait aujourd'hui en librairie acheter *Une vie*, de Maupassant, s'il n'était pas prescrit en classe. Je trouve hyper valorisant d'avoir lu un livre patrimonial. Lire opère la synthèse de tous les signes qui sont sur la page ; c'est entendre, voir, et instaurer un monde pour soi. Deux personnes ne gardent pas la même image d'un même livre qu'elles ont lu. J'essaie de dire aux collégiens que la lecture est une création. Quand on écrit, on doit un peu « halluciner » son texte, et c'est pareil quand on lit. Lire et écrire sont toujours le recto et verso d'une même présence au monde. Parfois, les écrivains disent qu'ils ne lisent pas leurs contemporains. Moi, je ne peux pas écrire si je ne lis pas. A chaque écriture, j'ai une pile de livres à côté de moi. Quand je me déplace, j'ai toujours mes carnets et plein de livres. Parfois, je ne les lis pas, mais je les ai, et c'est important qu'ils soient là.

“Le livre s'est imposé parce que j'ai vécu une série de deuils rapprochés.”

Quels livres étaient dans la pile pour l'écriture de *Réparer les vivants* ?

Tout Claude Simon. Les sonnets de Shakespeare. Les textes de Jean-Pierre Vernant sur la vie en Grèce ancienne. Des livres de Philippe Ariès, notamment *L'Homme devant la mort*, qui explique qu'on est passé d'un âge où la mort était quelque chose de très quotidien à une époque où elle s'est retirée de nos espaces.

***Réparer les vivants* aurait pu s'appeler *Souvenirs de la maison des morts*...**

Le livre s'est imposé parce que j'ai vécu une série de deuils rapprochés. J'ai essayé de donner une forme à cette expérience que j'avais traversée, et qui a donné le climat du livre. D'où l'atmosphère du début de l'histoire, avant l'accident mortel du surfeur : des ciels tourmentés, une matière sombre, organique, magmatique. Cette mer de nuit, cette mer d'aube est un motif de la mort.

Georges Diderot, Cordélia Owl, Sylvestre Opéra... : pourquoi vos personnages ont-ils toujours des noms étranges et imposants ?

J'investis à dessein les noms propres dans mes livres, de la même manière que certains auteurs les vident. Il y a une minéralité du nom propre qui est comme une espèce de caillou. Il apparaît très visiblement sur la page. On le voit tout de suite, où qu'il soit. Et il ne change pas de sens, il n'est pas affecté par la phrase où il se trouve. Le nom propre a cette puissance-là : il est clos, inaltérable, et en même temps, il diffuse énormément de choses. Tant que je n'ai pas les noms des personnages, ils ne peuvent pas exister pour moi. Les noms bizarres appuient l'idée que ce sont des personnages de fiction.

Vous-même, vous avez un nom fort...

Je pense que c'est assez lié à ça. Disons que j'ai un peu un gros nom... On m'a toujours dit que c'était un nom de roman, on m'a souvent interrogée pour savoir si c'était un pseudo. Quand même, avouez que ce serait mégalomane de choisir pour pseudo ce nom un peu « maousse », avec une particule, des K et des Y... o

Le roman des étudiants, première

Etudiants inscrits dans toutes sortes de cursus, à Rennes, à Lille, à Bordeaux, à Toulouse, à Paris... ils sont au total trois cents à avoir participé aux délibérations et au choix du premier lauréat du Roman des étudiants France Culture-Télérama. Présélectionnés par les journalistes et producteurs de nos deux médias, dix ouvrages de fiction française étaient en compétition. En association avec des libraires indépendants, les auteurs sont allés durant l'hiver à la rencontre des étudiants-jurés dans toute la France. Avant le vote individuel, qui a finalement vu le roman de Maylis de Kerangal arriver en tête des suffrages.

- (1) Les livres de Maylis de Kerangal sont édités chez Verticales (sauf *La Rue*, paru en 2005 aux éd. Pierre Terrail, et *Dans les rapides*, paru en 2007 chez Naïve).
- (2) Le collectif Inculte est un groupe informel d'écrivains : Arno Bertina, Claro, Mathias Enard, Mathieu Larnaudie, Oliver Rohe...

Résumé

La vie après la mort est une notion qui fait son apparition dans la littérature et les arts depuis la nuit des temps, c'est une culture qui traite non seulement une forme de croyance mais aussi d'espoir, depuis toujours, elle fait l'objet d'étude et d'un intérêt tout particulier pour les sciences humaines.

Cette notion fait son apparition dans *réparer les vivants* de Maylis de Kerangal, on ne cesse de l'apercevoir entrain d'hanté la narration, et parfois même d'en être le centre, notre travail consiste à ressortir toutes ses manifestations et de les expliquer grâce à une étude interprétative ainsi qu'à travers les différents personnages.

La vie après la mort est une notion implicite qui se manifeste sous divers aspects et qui pourrait étonner plus d'uns, mais elle est loin d'être ce qu'on croit.

Abstract

Life after death is a notion that appeared in literature and arts since a very long time; it is a culture that deals not only with a form of belief but also of hope. Since always, it has been the subject of studies especially in the human sciences.

This notion appeared in «Réparer Les Vivants» of Maylis de Kerangal; it can be seen haunting narration, and sometimes even being the center of it. Our work aims at bringing out and showing up all these manifestations and explaining them through an interpretative study as well as through the different characters.

Life after death is an implicit notion which appears under different aspects and which could astonish more than one; however, it is way too far from what one believes.

الملخص

الحياة بعد الموت هو مفهوم برز ظهوره في الأدب و الفنون منذ بداية الزمن ، هي عبارة عن ثقافة تعالج لا سيما شكل من أشكال الإيمان، وإثما شكل من أشكال الأمل أيضا. و لطالما كانت من أفضل مواضيع الدراسة وذو اهتمام خاص بالنسبة للعلوم الإنسانية. بالفعل نلاحظ ظهور هذا الاعتقاد في Maylis de Kerangal ل Réparer les Vivants، ونرى أيضا كيف احتوى نمط النص و ترأسه، مهمتنا خلال هذا العمل هو كيفية إخراج جميع مظاهره و شرحها بواسطة النمط التفسيري والاعتماد كذلك على مختلف شخصيات الرواية. الحياة بعد الموت هي فكرة ضمنية، تتظاهر عبر جوانب مختلفة تستطيع أن تفاجئ أكثر من شخص، و بعيدة تماما على ما يمكن أن يعتقد الإنسان.